



# DANS LES MEANDRES DU QUARTIER EUROPEEN

		<i>Europe, la déesse au taureau</i>	387
<b>1</b>	La rénovation du Charlemagne		389
<b>2</b>	Le jardin du Maelbeek		391
<b>3</b>	Le couvent des dames de l'Adoration perpétuelle	<i>Jacob Van Maerlant (CA 1235-1293)</i>	392
<b>4</b>	La place Jean Rey	<i>Jean Rey (1902-1983)</i>	398
<b>5</b>	Le parc Léopold	<i>Georges Eastman (1854-1932)</i>	403
		<i>Institut Pasteur</i>	408
<b>6</b>	Le musée Wiertz	<i>Antoine Wiertz (1806-1865), le philosophe au pinceau</i>	410
		<i>Frank Pé (1956)</i>	414
<b>7</b>	Feu les ateliers d'artistes de la rue Godecharle	<i>Gilles-Lambert Godecharle (1750-1835)</i>	416
<b>8</b>	La nouvelle rue d'Idalie	<i>L'Atelier d'art urbain</i>	422
<b>9</b>	La place du Luxembourg	<i>John Cockerill (1790-1840)</i>	424
<b>10</b>	Le square de Meeûs	<i>Ferdinand de Meeûs (1798-1861)</i>	426
		<i>Jean-Jules Eggerickx (1884-1963)</i>	430
<b>11</b>	Le Palais royal de Bruxelles		433
<b>12</b>	Le Palais des académies	<i>Les académies royales de Belgique</i>	437
<b>13</b>	Le parc de Bruxelles	<i>Palais de la nation</i>	442
		<i>Hôtel Alfred Brugmann (1901-1903)</i>	443
<b>14</b>	Le square Frère-Orban	<i>Hubert W. J. Frère-Orban (1812-1896)</i>	445
		<i>Alexandre Gendebien (1789-1869)</i>	445
		<i>Eglise Saint-Joseph (1842-1849)</i>	447
		<i>Hôtel Vander Noot d'Assche</i>	448
<b>15</b>	Le Concert Noble	<i>Henri Beyaert (1823-1894)</i>	450
		<i>Jacques de Lalaing (1858-1917)</i>	452



le quartier Léopold,  
imprégné de l'histoire  
de Belgique, dans les  
interstices des  
institutions européennes

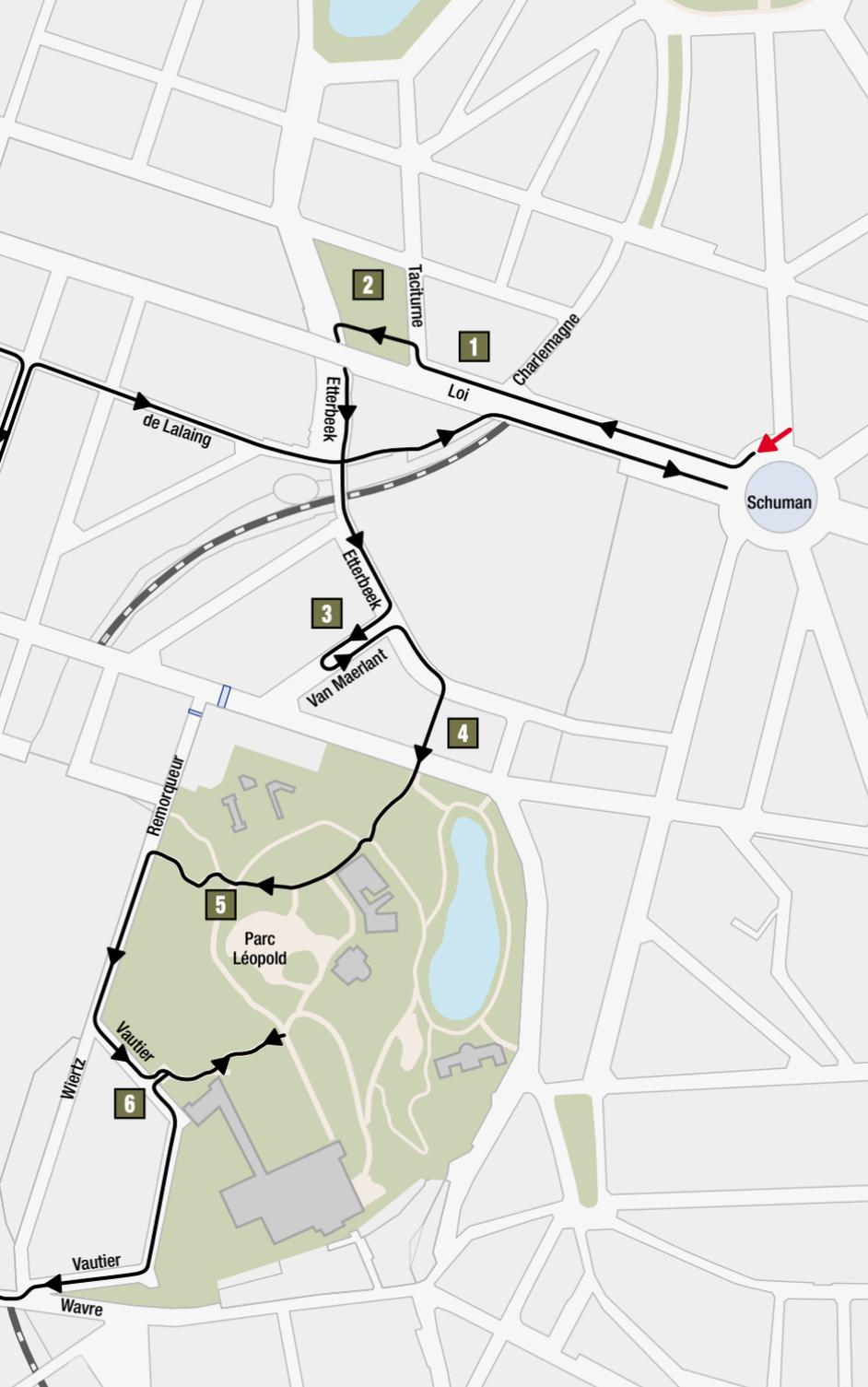


Rond-point  
Robert Schuman



6.000 m

1 h 30' - 40'





## Dans les méandres du quartier européen

Face à face, les deux institutions rivales de l'Union européenne se regardent en chien de faïence. D'un côté, l'étoile translucide et diaphane du **Berlaymont** (p. 224 à 272) abrite la tête de la Commission européenne; de l'autre, le bloc rose, colossal et rigide, du **Juste Lipse** (p. 302 à 316) héberge le Conseil de l'Union européenne et son secrétariat. Les intérêts communautaires font face à ceux des nations.



## EUROPE, LA DEESSE AU TAUREAU

*A l'entrée de la cour d'honneur du Juste Lipse, une sculpture de Léon de Pas semble remettre l'Europe en selle. La princesse phénicienne Europe est enlevée par Zeus, déguisé en taureau. Je trouve que ce taureau est bien à l'image de l'Europe, déclare un eurocrate de passage. Il ne semble pas bien tenir ensemble. Certaines parties paraissent plus fermes, d'autres prêtes à lâcher. Un peu comme nos Etats membres, non ?*

*Princesse phénicienne fille du roi de Tyr, Agénor, Europe se promène un beau matin au bord de la mer avec ses compagnes. Zeus la remarque et est enflammé par sa beauté. Il prend aussitôt l'apparence d'un taureau aux cornes en croissants de lune et vient se coucher aux pieds de la jeune fille. D'abord effrayée, Europe s'enhardit, caresse l'animal et finit par monter sur son dos. Le taureau se relève aussitôt et traverse les flots pour la conduire en Crète, malgré les cris de la jeune fille épouvantée. De son union avec Zeus naîtront trois fils: Minos, futur roi de Crète, Sarpédon et Rhadamante.*

*Eperdue de tristesse, la famille d'Agénor se lance à la recherche d'Europe, en vain. Ayant fait le serment de ne pas paraître devant lui sans l'avoir retrouvée, trois de ses fils sont contraints d'émigrer et fondent de nouvelles cités: Thassos s'installe dans les îles de Thrace; Cilix se fixe en Cilicie; Cadmée, après avoir suivi, sur les conseils de l'oracle de Delphes, une vache errante jusqu'à ce qu'elle tombe d'épuisement, élève la citadelle de Cadmée, premier maillon de la ville de Thèbes. Dans l'espoir de retrouver sa sœur, il offre aux Grecs l'alphabet inventé par les Phéniciens. Ainsi sont résumés, en images, les déplacements de foyers de civilisation du Proche-Orient vers l'Occident, berceau de l'Europe. La légende a donné lieu à de nombreuses œuvres d'art, conservées un peu partout.*



*L'enlèvement d'Europe au milieu de la Méditerranée est aussi le sujet de la fresque de mosaïques conçue par Aligi Sassu pour la coupole du Parlement européen. A gauche, le centaure Chiron lutte contre le cerf, symbole de la force brute tandis que les Dioscures Castor et Pollux symbolisent la fraternité européenne. A droite, Ariane, abandonnée, dort dans l'attente de Bacchus. Avec Hercule, les Argonautes représentent les Européens en quête de la Toison d'or. Ils symbolisent le rêve et la réalité de l'engagement total de la société européenne d'aujourd'hui. Au-dessus, les chevaux du soleil sont conduits par Apollon, dieu de la lumière et de la beauté, sur le chemin de l'avenir.*



Entre eux, la **rue de la Loi** (p. 45), convertie en voie de pénétration rapide dès 1969 après la mise en service de la première ligne de métro entre le rond-point Schuman et la place De Brouckère, a, depuis, subi un profond et salutaire lifting. L'idée de supprimer une bande de circulation au profit de la largeur des trottoirs et de deux pistes cyclables a été émise pour la première fois en 2001. Deux ans plus tard, l'aménagement, jugé farfelu par d'aucuns, devenait réalité, au plus grand bonheur des cyclistes quotidiens. A peine les lampions de l'inauguration éteints, le 7 septembre 2003, certains cénacles auraient bien vu le sens de la circulation inversé sur la nouvelle voie royale. La motivation semble bien légère face à l'ampleur des investissements déjà réalisés: une meilleure utilisation de l'infrastructure souterraine et la perspective sur les arcades du Cinquantenaire renouvelée.

Empruntez la rampe qui longe le Berlaymont pour rejoindre l'entrée principale de ce dernier;

↑ Traversez le boulevard Charlemagne pour rejoindre le bâtiment du même nom (p. 242).





## 1 La rénovation du Charlemagne

L'achèvement du Juste Lipse au profit du Conseil des ministres en 1995, a permis le déménagement de son secrétariat, installé depuis dix ans au Charlemagne. Vidé de ses occupants, le Charlemagne – propriété de Confinimmo – a fait ensuite l'objet d'une rénovation en profondeur menée par l'architecte allemand Helmut Kahn, du bureau Murphy et John de Chicago, associé, pour l'exécution, aux architectes et ingénieurs belges Henri Montois, Paul Noël et De Bloos. Le bâtiment a ensuite été pris en location de longue durée, assortie d'une option d'achat, par la Commission européenne.

Helmut Kahn, considéré comme un éminent spécialiste des gratte-ciel – il est, notamment, l'auteur du Messe Tower de Francfort, tour de 256 mètres de haut en forme de pointe de crayon – était sou-





cieux d'intégrer davantage l'immeuble dans son environnement, en en faisant une fenêtre ouverte sur la ville. Cet esthète s'est toujours obstiné à soumettre les contraintes techniques imposées par les ingénieurs au geste architectural. Il le prouve ici d'une manière magistrale.

Effectuée en moins de deux ans, entre 1996 et 1998, la restructuration du complexe de 16 étages, répartis en trois ailes inégales, comportait plusieurs volets: la réduction de l'aile centrale au profit des ailes extérieures prolongées jusqu'à l'ex-

trémité de l'îlot et l'élargissement de celles-ci pour créer de nouveaux espaces centraux, permettre le passage périphérique d'installations techniques et résoudre l'accrochage des nouvelles façades; le remplacement des annexes hétéroclites entre les ailes par des pavillons homogènes et ouverts; le regroupement des ascenseurs dans le noyau central.

Les façades ont également fait l'objet d'un traitement attentif. Une peau de verre aux rythmes ver-





tics enveloppe le bâtiment tandis que sa façade originelle est marquée horizontalement par des allèges en aluminium thermolaqué. Côté rue de la Loi, l'alignement est renforcé. A l'arrière, la réunion des ailes par un portique en verre leur donne un caractère monumental qui en améliore l'insertion dans le paysage urbain. Le bâtiment rénové abrite les directions générales Elargissement, Relations extérieures et Commerce.

L'augmentation de la superficie de bureaux obtenue à la suite de cette rénovation a permis de financer, grâce aux charges d'urbanisme, la rénovation de 29 logements dans les îlots compris entre les rues Stévin (n° 57 à 61) et Joseph II, l'avenue Livingstone et le boulevard Charlemagne (n° 30 à 36).

## 2 Le jardin du Maelbeek

→ Au-delà du Charlemagne et de la rue du Taciturne, s'ouvre le jardin du Maelbeek, symbole des luttes urbaines qui ont ensanglanté le quartier. Empruntez le sentier qui mène, par un pont enjambant le faux Maelbeek, à la sortie de la chaussée d'Etterbeek.

Inauguré le 17 octobre 2001, le **jardin du Maelbeek** est né de l'obstination des habitants du quartier de la rue Stévin à refuser la construction de bureaux à l'angle des rues de la Loi, Stévin et de la chaussée d'Etterbeek. Dans les années 1970, le site avait été sélectionné pour ériger le bâtiment du Conseil de l'Union européenne (p. 278) qui, finalement, a été construit à côté du Résidence Palace. Soulevant une opposition unanime, l'Etat belge avait ensuite tenté de le vendre à un promoteur immobilier. Le parking provisoire qui s'y trouvait a été aménagé en parc de quartier attrayant avec des cascates qui alimentent une rivière artificielle. Elle serpente le long de la chaussée, évoquant le cours du Maelbeek enfermé aujourd'hui dans un collecteur souterrain. La végétation typique des prairies humides brabançonnaises a été partiellement implantée sur ses rives. Des jeux de miroir, imaginés par le sculpteur Vladimir Skoda, multiplient à l'infini les arbres au bord du bassin d'eau situé à l'entrée de la rue de la Loi.





- ← Longez la chaussée d'Etterbeek en passant sous les ponts de la rue de la Loi. La chaussée est dominée par le complexe hôtelier **Crowne Plaza**, ancien Brussels Europa Hôtel, construit sur socle en 1968 par les Assurances Générales. Il est bordé par la rue Jacques de Lalaing, ancienne rue de l'Activité rebaptisée en souvenir de ce peintre-sculpteur qui y possédait son atelier (p. 452).
- ↑ Suivez la chaussée qui passe à l'arrière du Résidence Palace (p. 325) et du Juste Lipse (p. 302) jusqu'à la **rue Van Maerlant** dont les seuls immeubles encore debout abritaient autrefois le couvent des dames de l'Adoration perpétuelle.

## JACOB VAN MAERLANT (CA 1235-1293)

*Jacob Van Maerlant est un écrivain prolifique du Moyen Age, né à Damme, près de Bruges, entre 1230*

*et 1235. On ne sait que peu de choses sur sa vie, sinon qu'il en a passé l'essentiel comme sacristain de Maerlant, sur l'île zélandaise de Voorne, avant de rentrer à Damme pour travailler comme clerc des échevins. Ecrite en langue populaire, son œuvre a rapidement été traduite en français et en latin. Il a commis des romans courtois – *Alexanders geesten* (biographie d'Alexandre le Grand) ou *De historie van Troyen* – des poèmes en strophes et, surtout des textes didactiques. *De Rijmbijbel* (1271) est une traduction de la bible en langue populaire. Dans *Der naturen bloeme* (1270), son encyclopédie de la nature, Van Maerlant s'inspire du *De natura rerum* de Thomas de Cantimpré pour nous décrire l'homme, les animaux à quatre pattes, les oiseaux, les monstres des mers, les poissons, les serpents, les insectes, les arbres et les plantes médicinales, etc.*

*Un peu fantasmagoriques pour l'esprit moderne, ces récits étaient considérés*

*à l'époque comme de la vraie science, basée sur les idées d'Aristote, les écrits des Pères de l'Eglise et les auteurs savants de l'Antiquité et du Moyen Age. Enfin, sa plus grande œuvre, restée inachevée, *De spiegel historiae*, est une vaste histoire du monde qui commence à la Création.*





© Coll. CDK

### 3 Le couvent des dames de l'Adoration perpétuelle

Le couvent de la rue Van Maerlant appartenait aux dames de l'Adoration perpétuelle, devenue les Religieuses de l'Eucharistie depuis 1969.

Fondé par la baronne d'Hoogvorst, née comtesse de Mercy-Argenteau, l'ordre acquit le domaine du comte Salazar, situé rue des Sols, au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle pour s'y installer. Parmi les nombreux aménagements entrepris à l'époque figure une église néo-gothique destinée à remplacer l'ancienne chapelle devenue trop exigüe. Celle-ci avait été édifiée dès le 15<sup>ème</sup> siècle au coin de la rue des Douze Apôtres, à l'emplacement d'une synagogue, ce qui avait valu à son mécène, Gilles Van den Bergh, des indulgences spéciales du pape Eugène IV.

La communauté des dames de l'Adoration perpétuelle est ensuite expropriée en 1907 afin d'améliorer les liaisons entre le haut et le bas de la ville. Leur couvent jouxtait l'assise de la rue courbe imaginée par l'architecte Henri Maquet – l'actuelle rue Ravenstein – pour relier la place Royale au centre. Les bâtiments conventuels, rachetés par la Ville, ne seront finalement démolis qu'en 1955 lors de la construction de la galerie Ravenstein. L'église aura, entre-temps, servi de salle de gymnastique pour l'école communale voisine avant d'être convertie en

*Rue des Sols*



© Coll. AVB



entrepôt pour le service électricité et voirie de la Ville tandis que la chapelle abritait un garagiste.

Contraintes au départ, les religieuses s'installent dans la vallée du Maelbeek, sur un terrain disponible appartenant à la Société des faubourgs de Bruxelles. De crainte d'être dépaysées, elles veillent à faire reconstruire église et chapelle à l'identique. La première, toute revêtue de brique rouge, est de style néo-gothique. Mais, sans doute par manque de budget, il lui manque une tour, des baies latérales et, sur la façade principale, des dentelures en pierre, une rosace et des pinacles. La seconde, surnommée chapelle des Douze Apôtres ou Salazar, est d'inspiration néo-classique avec ses colonnes doriques, son entablement et ses frises. Lorsqu'elles emménagent, en 1908, les sœurs de l'Adoration perpétuelle emportent avec elles leur mobilier précieux – vitraux, maître-autel, chaire de vérité, un vieux tableau de Gaspard de Craeyer (1630) figurant la scène de la profanation des hosties par des juifs, à l'origine d'un pogrom en 1370 – disparu après l'abandon du couvent.

Incapables de faire face à l'entretien et aux outrages du temps, elles décident de le désaffecter en 1974. Commence alors sa longue dégradation aux forts relents de promotion immobilière. La Compagnie d'entreprises CFE, filiale du groupe français





VINCI/GTM, lorgne sur le cadavre qu'elle rêve de remplacer par un immeuble de bureaux de sept, puis de neuf étages... Les négociations sur le périmètre à réserver à l'immeuble du Conseil de l'Union européenne (p. 287) l'empêcheront d'aboutir, ce côté de la chaussée d'Etterbeek étant, en principe, réservé à l'habitation. Le projet est rejeté unanimement par les autorités publiques qui plaident pour une conservation de l'ancien couvent. Changeant son fusil d'épaule, le promoteur confie la restauration en profondeur de l'édifice, avec maintien des façades, aux architectes des Ateliers de Bruxelles, Marc Lacour et Marc Vanden Bossche. Le couvent, rénové à partir de 1996 autour d'un atrium central couvrant l'ancienne cour, abrite aujourd'hui des bureaux de la direction générale Education et Culture ainsi que la bibliothèque centrale de la Commission européenne.

Quant à la chapelle latérale, elle a été restaurée et aménagée grâce au mécénat et rebaptisée chapelle



de la Résurrection ou **chapelle pour l'Europe**. Inaugurée officiellement, lors d'une cérémonie œcuménique, le 25 septembre 2001, elle est animée par diverses équipes dans un esprit de dialogue entre les différentes confessions chrétiennes qui composent l'Europe. Les **vitraux** sont l'œuvre du peintre viennois Thomas Reinhold. Ils ont été fabriqués par la manufacture du couvent de Schlierbach en Haute-Autriche et financés par les neufs régions autrichiennes. A travers cinq thèmes bibliques –

*La Création, Le buisson ardent, l'Incarnation, l'Effusion de l'Esprit à la Pentecôte et la Résurrection* – l'artiste invite à la méditation par des effets de lumière sur des formes amples aux couleurs symboliques.

A l'angle supérieur de la rue Van Maerlant, se trouve un immeuble, destiné au départ au Parlement européen et occupé aujourd'hui par la direction générale Education et Culture de la



Bernard ROMAIN,  
*L'unité dans la paix (2002)*



Commission européenne, dont le style et l'intégration urbanistique sont d'une qualité assez rare dans le quartier pour être soulignés. Cet immeuble de bureaux et de salles de conférences a été construit entre 1987 et 1989 par les architectes du groupe Planning à la demande de l'Etat belge, associé à des investisseurs privés. Le souci d'intégrer le nouveau bâtiment à l'îlot d'habitations de la rue de Pascale et au couvent néo-gothique de la rue Van Maerlant a dicté le choix de concentrer les bureaux en hauteur du côté de la rue Belliard tandis que les salles occupent un bâtiment bas qui se raccroche au gabarit du couvent.



© Art and Build / Marc Detiffe

*Siège des comités consultatifs européens*



De l'autre côté de la rue Belliard, aux n° 99 et 101, les premiers locaux occupés à Bruxelles par le Parlement européen (p. 341) ont été rénovés en 2003 et 2004 par les architectes d'Art and Build et Paul Noël au profit des **comités consultatifs européens**, le Comité économique et social et le Comité des régions. Pour assurer la régulation thermique du bâtiment, la façade de la rue Belliard a été recouverte d'une double peau de verre entre lesquelles un jardin vertical a été créé. Derrière les surfaces de verre de la serre, soutenues par de longues poutres recourbées en bois lamellé collé, des bambous sont alimentés par des jets de pluie artificielle. Cette enveloppe, couplée à un système de ventilation à récupération de chaleur, permet de réduire les écarts de température avec l'extérieur. Elle a aussi pour effet d'atténuer sensiblement les nuisances sonores, particulièrement aiguës sur ce tronçon de la rue Belliard, tout en assurant lumière et visibilité aux occupants.

- ↓ Revenez sur vos pas pour rejoindre la chaussée d'Etterbeek qui aboutit, au croisement de la rue Belliard, à la place Jean Rey.

#### 4 La place Jean Rey

La place Jean Rey, dont le nom rend hommage à un homme politique belge qui a œuvré à la construction européenne, est de création récente puis-





qu'elle a été inaugurée au début de la présidence belge de l'Union européenne, le 26 juin 2001.

Le principe de sa création remonte à la controverse sur le périmètre d'implantation de l'immeuble du

### JEAN REY (1902-1983)

*Avocat et homme politique liégeois, Jean Rey commence sa carrière politique à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Il anime le mouvement wallon et se prononce, dès 1947, pour la transformation de la Belgique en Etat fédéral. Ministre des affaires économiques du gouvernement belge entre 1954 et 1958, il œuvre au développement de la CECA et participe à la négociation des traités de Rome. Il entre ensuite à la Commission européenne comme commissaire aux Relations extérieures et joue, à ce titre, un rôle de premier plan dans les difficiles négociations du Kennedy Round (1964-1967). Ses pairs le choisissent alors pour présider la première Commission issue de la fusion des exécutifs communautaires (p. 203). Fin diplomate et habile négociateur, il fait preuve d'une belle efficacité au sommet de La Haye qui décide une série de mesures de relance et d'accélération de la construction européenne. C'est lui qui est à l'origine du système de ressources financières propres à l'Union européenne qui aboutira, en avril 1970, à la signature du traité de Luxembourg. C'est au même sommet de La Haye que les négociations d'adhésion de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des pays scandinaves sont ouvertes après plusieurs échecs. Pour Jean Rey, dont la foi en une Europe forte et unie ne s'est jamais démentie, les grands problèmes de l'économie, de la société, de la sécurité et de l'environnement ne peuvent pas trouver de réponse dans le cadre étroit d'un Etat: l'Europe, ce ne sont pas seulement des tarifs douaniers. L'Europe n'est pas seulement celle des industriels, des agriculteurs et des technocrates. L'Europe n'est pas seulement celle des gouvernements, des parlements ou des administrations. Ce doit être aussi celle des peuples, celle des travailleurs, celle de la jeunesse, celle de l'homme. Tout ou presque est encore à faire.*





Conseil de l'Union européenne qui la borde. Son implantation était en effet prévue dans les propositions des architectes du groupe Planning de 1984 (p. 309). Un projet d'aménagement avait été réalisé par l'architecte Eric Staner, membre de l'association des architectes retenue pour la conception de l'immeuble du Conseil des ministres.

Sorti des cartons dix ans plus tard, il est une nouvelle fois reporté en attendant les résultats d'un concours d'aménagement des espaces publics du quartier, les **sentiers de l'Europe**. Annoncé à grand renfort de publicité, ce concours, initiative conjointe de la Commission européenne et de la Région bruxelloise (1997-1998), devait transformer en deux ans le visage rébarbatif du quartier européen. Un parallèle, audacieux et risqué, avait même été fait avec le concours d'architecture organisé en 1870 pour l'embellissement des boulevards aménagés sur le pertuis de la Senne au centre-ville. Ces sentiers avaient, plus simplement, pour but de relier entre eux les différents pôles administratifs du quartier par des cheminements piétonniers de qualité. Immédiatement contesté sur le fond, le résultat du concours a ensuite fait l'objet d'un recours judiciaire en raison des liens existant entre des membres du jury et les lauréats du concours. Partant d'un postulat pragmatique, ces derniers – les bureaux Art and Build et Aukett – entérinaient de nouveaux développements de bureaux au profit des institutions européennes dans un quartier déjà saturé. Ignorants ou volontairement provocateurs, ils avaient, entre autres propositions, suggéré la couverture de la ligne ferrée, entre la rue Belliard et la station Schuman, pour prolonger le mail derrière la gare du Luxembourg (p 359), entraînant du même coup la disparition des anciennes habitations des rues de Toulouse et de Pascale, sauvées de haute lutte dans les années 1980. Mal préparés et outrageusement orientés, les sentiers de l'Europe ont rejoint, au catalogue des bonnes intentions avortées, les nombreuses autres études d'aménagement du quartier laissées en rade depuis 20 ans.

C'est l'image de marque de la Belgique, particulièrement ternie par l'état de délabrement des espa-

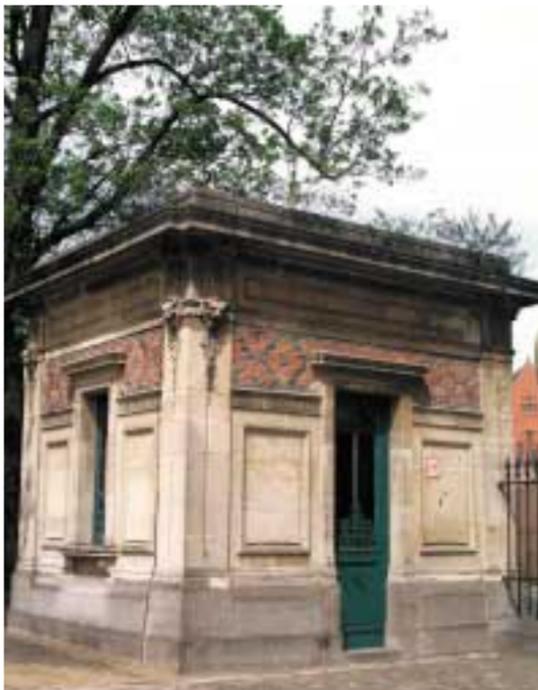




ces publics du quartier européen au moment où elle prend la présidence de l'Union, qui débloque enfin l'aménagement de la place. Le dossier est couplé avec la restauration du parc Léopold, dont l'exécution attendra toutefois encore 2003-2004 pour être concrétisée. La nouvelle place fait la liaison entre le parc, les bâtiments européens et les immeubles de logement à construire sur les espaces situés de part et d'autre de la rue Belliard. Un espace minéral dégagé en pierre naturelle est destiné à accueillir des manifestations de tous ordres. Il est ceinturé de bacs plantés auxquels sont adossés des bancs orientés vers la sculpture de 24 jets d'eau qui jaillissent de son centre suivant une chorégraphie aléatoire gérée par ordinateur. Elle est censée rappeler la présence, en sous-sol, du collecteur du Maelbeek et du bassin d'orage. La place est complétée par une allée arborée placée dans l'axe de l'entrée du parc Léopold.

- Rejoignez l'entrée principale du parc Léopold en traversant la rue Belliard.

*Aubette d'entrée*





*Ancien institut dentaire  
Georges Eastman*

## 5 Le parc Léopold

Vous pénétrez dans le parc Léopold (p. 60) en passant entre les **aubettes** et la **grille d'entrée**, conçues en 1869 par l'architecte Gédéon Bordiau, concepteur des palais du Cinquantenaire (p. 113). Elles ont été installées par la Société civile pour l'agrandissement et l'embellissement de la capitale de la Belgique au moment du prolongement de la rue Belliard. Mélange de briques polychromes et de pierre blanche, les deux édifices sont ornés de bas-reliefs rappelant la double vocation initiale du site: zoologique avec les mufles de lion et botanique avec le lierre.

Rescapé d'une urbanisation chaotique, le parc Léopold, jardin paysager et romantique par excellence, n'a pourtant pas perdu le charme qui en fait une bouffée de quiétude et de permanence dans un quartier en perpétuelle mutation.

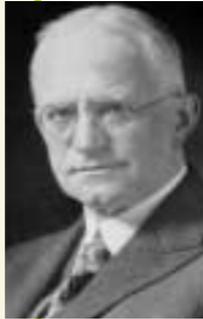
- Empruntez le chemin qui monte, entre deux immeubles, vers le Parlement européen. La déclivité des pentes engazonnées et ponctuées de massifs est accentuée par les façades de caractère des fortes bâtisses qui les dominent. Pierre, verre, fer et brique forment une symphonie architecturale que l'écrin de verdure souligne avec éclat par la lumière changeante qu'il distille.

Immédiatement à droite, l'**Institut dentaire Georges Eastman** a pris la place de l'Institut d'hygiène (1893-1894) grâce au mécénat du célèbre fondateur de la firme Kodak. Son architecture s'inspire



**GEORGES EASTMAN***(1854-1932)*

*Contraint de travailler dès l'âge de 14 ans en raison de la disparition prématurée de son père et de l'invalidité de sa mère, Georges Eastman est commis à la Rochester Savings Bank, établie dans sa ville natale. Passionné de voyages, il aimerait en ramener des souvenirs photographiques mais se heurte aux limites techniques de l'époque. Esprit ingénieux et inventif, il développe de nouveaux procédés comme les plaques sèches, puis la pellicule de film souple sur rouleau de cellulôïd, avant d'imaginer l'appareil chargé permettant aux novices de prendre des photos. Le pocket Kodak, du nom de la firme créée par Eastman en 1888, à 100 prises de vue pour 5 \$, est né et remporte un succès immédiat. Suprême raffinement, une bandelette de papier noir attachée au bout du film permet enfin d'éviter de charger et de décharger l'appareil dans une chambre noire. Mais l'inventeur de génie est aussi un philanthrope avisé. Il consacre la moitié de sa fortune à subsidier des institutions pédagogiques et caritatives et contribue au développement de l'université de sa ville natale. En 1915, il y crée le premier institut dentaire destiné aux enfants défavorisés. Le succès qu'il rencontre l'incitera à en créer à Londres, Rome, Stockholm et Paris avant de s'attaquer à Bruxelles...*



de plusieurs autres établissements créés par lui en Amérique et en Europe.

En 1931, Georges Eastman offre une somme de 1 million de \$ à la Commission d'assistance publique de la Ville de Bruxelles pour l'installation d'un institut dentaire destiné aux enfants pauvres. A sa demande, l'architecte du Résidence Palace, Michel Polak, dessine cette construction symétrique et sévère, directement inspirée du modèle de Rochester. La clinique modèle est inaugurée en grande pompe par le roi Léopold III et son épouse le 31 juillet 1935. Entre deux ailes latérales en léger décrochement, on accède au bâtiment central par un porche d'entrée monumental surmonté d'une frise de bas-reliefs représentant les enfants accompagnés de leur mère rendant hommage au fondateur décédé. Ils ont été sculptés par Pierre Theunis tandis que les motifs en fer forgé entourant la porte sont de la main d'Alfred François. La salle d'attente du rez-de-chaussée a été décorée de fresques d'un ami de Polak, le peintre Camille Barthélémy, dans le but de faire oublier, le temps d'un instant, la violence des





maux de dents des petits patients. Il y évoque les héros principaux des fables de Jean de La Fontaine. De style art déco, avec son plafonnier caractéristique et sa moulure tout en rondeur qui cache un éclairage indirect, la salle de conférences bénéficie des dernières avancées techniques en matière d'acoustique. A l'étage, le bloc central est occupé par une vaste salle de traitement éclairée par de grandes baies vitrées et des lanterneaux. Elle résonne encore des cris des bambins, allongés sur 26 fauteuils dentaires, alignés sur trois rangées.

A sa gauche, l'**Institut de physiologie** (1892-1894) est actuellement occupé par le lycée Emile Jacquain. Château moderne consacré à la science, le

*Salle de dentisterie*



*Façade arrière**Entrée de l'auditoire*

bâtiment, dessiné par Jules-Jacques Van Ysendijck (p. 70), combine avec bonheur matériaux traditionnels et modernes: pierre, brique, verre, fer et carreaux de céramique, dans un piteux état d'entretien. La façade principale présente une alternance de colonnes lotiformes et de larges baies de fer et de verre laissant entrer la lumière. Des cartouches évoquent les noms de grands scientifiques. L'entrée de l'auditoire, située à l'arrière, a été ajoutée à la construction originale en 1910. Les murs de ce dernier ont été recouverts de motifs géométriques et floraux répétitifs par le peintre-décorateur Adolphe Crespin.

Derrière l'institut, la **Bibliothèque Solvay**, ancien **Institut de sociologie**, et l'**Ecole de commerce** sont l'œuvre de Constant Bosmans et Henri Vandeveld (1901-1904). La bibliothèque, inaugurée le 16 novembre 1902, est un cadeau d'Ernest Solvay à son ami statisticien et sociologue Emile Waxweiler. Le programme conçu par ce dernier tient compte des derniers développements de la pédagogie universitaire.





De facture classique, la bibliothèque présente une façade de pierre en forme de vaisseau, rehaussée d'une colonnade latérale. A l'intérieur, une atmosphère riche et feutrée, propice à l'autodiscipline des étudiants, se dégage de l'aménagement des lieux qui emprunte de nombreux motifs à l'Art Nouveau. La salle principale présente la forme d'une nef d'église, couverte d'une voûte en berceau, soutenue par des fermes métalliques. Sur deux niveaux, les murs sont tapissés d'une bibliothèque en bois précieux surmontés de motifs d'Adolphe Crespin. Double éclairage naturel zénithal et latéral, mosaïques et vitraux baignent l'ensemble d'une lumière douce, colorée et changeante. On ne pouvait y marcher qu'à pas feutrés et y parler qu'à voix basse. Entourés de livres,





professeurs et étudiants disposaient, le long de la galerie supérieure, de nombreux cabinets de lecture pour développer leur démarche intellectuelle personnelle dans un climat propice aux échanges et à l'émulation réciproque.

Abandonné depuis 1981 par les éditions universitaires de l'Université Libre de Bruxelles, le bâtiment a été restauré à l'identique en 1993-1994 par les architectes Francis Metzger et Luc Deleuze qui se sont entourés de spécialistes des techniques anciennes, notamment pour la restauration des vitraux et des faux marbres. Après un projet avorté de musée pédagogique des sciences, il héberge aujourd'hui une société qui organise des événements variés, depuis les conférences jusqu'aux galas en passant par les défilés de modes et, même, le tournage de films.

Juste à côté, l'**Ecole de commerce** est d'une facture plus sobre que la bibliothèque. La façade présente un jeu harmonieux de pierres blanches et





*Ancien institut d'anatomie*

de briques. Des bas-reliefs figurent des caducées symbolisant le négoce et le voyage. L'intérieur a malheureusement été fort dégradé pour les besoins du lycée Emile Jacqmain qui occupe aujourd'hui les locaux.

A l'extrémité de l'étang, situé en contrebas, l'**Institut d'anatomie** est le résultat d'une collaboration entre l'architecte Jules-Jacques Van Ysendijck (p. 70) et l'ingénieur Léon Gérard (1903). Bâtiment symétrique et assez austère, il conjugue l'utilisation de la pierre en soubassement, de la brique, du fer et du verre dans les élévations. De larges baies à double vitrage de glace et de verre, dont la création a été rendue possible par l'utilisation de nouvelles techniques de construction, permettaient d'inonder de lumière les laboratoires de dissection aux murs carrelés et les auditorios, entourés d'une galerie de présentation des collections d'anatomie. Au sommet de la façade, des cartouches de sgraffites évoquent la mémoire du fondateur de l'Institut, Raoul Warocqué. Administrateur délégué des charbonnages de Mariemont et de Bascoup, il a contribué au financement du bâtiment. Rénové en profondeur, l'édifice abrite désormais les locaux de



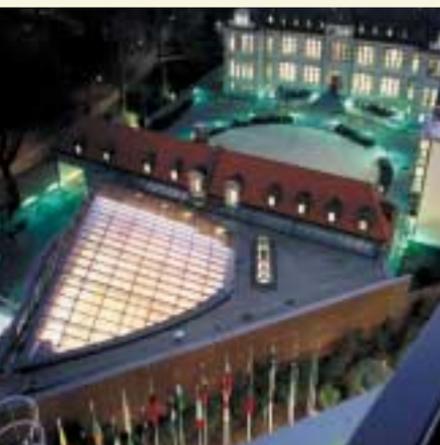


l'école primaire du lycée Emile Jacqmain.

- Quittez le parc Léopold par l'allée qui longe le côté droit du *Caprice des dieux*, qui abrite l'hémicycle du Parlement européen (p. 370). Sur votre droite, les anciens bâtiments de l'**Institut Pasteur** ont été rénovés au profit de la représentation du land de Bavière auprès de l'Union européenne, installée jusque-là au boulevard Clovis;
- ← Remontez la rue Wiertz en passant devant l'entrée du Parlement et sous la passerelle de liai-

## INSTITUT PASTEUR

*C'est le 15 mars 1900 que la province du Brabant décide la création d'un institut antirabique et bactériologique dont elle confie d'emblée la direction au docteur Jules Bordet, lauréat, en 1920, du prix Nobel de médecine pour ses travaux sur l'immunité. La nouvelle institution s'installe tout naturellement dans la cité scientifique développée par l'ULB au coeur du parc Léopold, l'année après avoir obtenu de Madame Pasteur l'autorisation de porter le nom de son illustre mari. Les plans des laboratoires sont confiés à l'architecte Valère Dumortier (1903-1904), fondateur de la revue d'architecture " l'Emulation ". L'institut a l'allure d'un château très sobre. Des écuries servaient à l'élevage de chevaux destinés à la fabrication des sérums. Ces installations devenues au fil du temps vétustes et fort étroites, l'institut abandonne progressivement le parc Léopold pour des bâtiments modernes à Uccle, entre 1982 et 1989. L'ensemble formé par le vieux château, la villa de fonction et les écuries, racheté par la Société espace Léopold, est ensuite rénové et transformé en 2001-2002 au profit de la représentation diplomatique du land de Bavière auprès de l'Union européenne. Les architectes des bureaux Archi+i et CERAU ont travaillé dans le respect du patrimoine. La cour qui sépare le château des écuries a été couverte d'une verrière pour permettre l'accueil de réceptions.*





son. La démolition des immeubles situés du côté pair de la rue Wiertz a entraîné la disparition du dépôt de l'Office des propriétaires et du garage mythique de Baudouin Sligeneyer de Goswin, l'aristocrate de la 2 CV. Installé là depuis 1956, il s'était spécialisé dans l'entretien, la réparation et le rafistolage des petites reines de la marque Citroën. Il a été, avec le sculpteur Francis Tondeur, un des derniers à quitter le quartier;

- ← Montez la rue Vautier jusqu'à hauteur du n° 61 qui abrite le musée Wiertz.

## 6 Le musée Wiertz

Le musée rassemble, dans ce qui fut son atelier et son domicile entre 1853 et 1865, l'œuvre du peintre Antoine Wiertz. Il avait choisi cet emplacement sur un promontoire dans un quartier isolé, promis, selon son propre aveu, à un bel avenir, pour y installer ses pénates.

*Cet atelier est comme un cerveau, avec ses pensées visibles, le grand mêlé au trivial, et çà et là, parmi la clarté, des trous d'ombre, des hantises hideuses, un effrayant cauchemar. De la cervelle humaine coule le long des murs, bouillonnante de vie et de pensée, et ailleurs semble figée sous un coup de folie. Le peintre, on le voit, est de la race des grands faiseurs de songes.*

**Camille LEMONNIER**

Peintre rebelle, maniaque fantasque, tourmenté et idéaliste intransigeant, la réputation d'Antoine Wiertz est à la démesure de son atelier-musée. Les toiles accrochées à ses cimaises impressionnent autant par leur taille que par leur réalisme terrifiant, dans la plus pure tradition de la peinture expressive et monumentale. Converti en musée après sa mort, l'atelier agit comme un aimant sur les curieux mais aussi sur les peintres qui ont été nombreux à élire domicile dans le quartier Léopold. Longtemps, sa proximité s'est en effet révélée stratégique pour proposer des toiles à la vente ou obtenir des commandes. Rénové en 1995, il offre au visiteur un aperçu représentatif du maître romantique.



Passerelle de liaison





Autoportrait à l'âge de 18 ans

## ANTOINE WIERTZ (1806-1865), LE PHILOSOPHE AU PINCEAU

Artiste précoce, le petit Antoine, âgé d'à peine dix ans, passait son temps libre à tailler des grenouilles en bois dans la boutique de son père, tailleur d'habits à Dinant. Ses aptitudes pour les arts plastiques seront mises en forme à l'Académie des beaux-arts d'Anvers où il est admis en 1820 grâce à une bourse d'études du roi Guillaume 1<sup>er</sup> d'Orange. Le retour des œuvres de Pierre-Paul Rubens dans sa ville natale impressionne d'autant plus notre jeune artiste qu'il se revendique haut et fort de l'esthétique baroque flamande.

Comme nombre de ses contemporains, son séjour en Italie – à la suite d'un prix de Rome obtenu en 1832 – lui bourre la tête de sujets mythologiques. Il ramène dans ses bagages une gigantesque toile applaudie à Anvers mais dédaignée à Paris: *Les Grecs et les Troyens se disputant le corps de Patrocle*. Il en gardera une rancœur tenace à l'égard de la France, lui qui prétend peindre des tableaux pour la gloire et des portraits pour la soupe. Formidable pied de nez à ses détracteurs, il parvient à faire refuser une toile de Rubens, maquillée sous sa signature, par le jury du Salon de Paris.



Mère de l'artiste

Après la mort de sa mère, modeste journalière mosane, il s'installe définitivement à Bruxelles. Il occupe d'abord le vaste hangar d'une usine désaffectée de la rue des

*Grecs et Troyens se disputant le corps de Patrocle*





La belle Rosine

*Renards où il peint Le triomphe du Christ, La belle Rosine, L'enfant brûlé et La fuite d'Egypte que l'on retrouvera bientôt dans le chœur de l'église Saint-Joseph au quartier Léopold (p. 447). Ses expositions remportent un franc succès mais il n'y vend rien, et pour cause. Estimant que ses œuvres n'ont pas de prix – de pareilles œuvres se payent en millions ou ne se vendent pas... on meurt de faim, au besoin, à côté d'elles – il manie la dérision jusqu'à organiser une tombola dont le prix, remporté par un épicier du quartier, n'est autre que le fameux Patrocle...*

*Sa réputation aidant, il propose au ministre de l'Intérieur, Charles Rogier, de léguer son œuvre à l'Etat en échange du financement de la construction d'un atelier à sa demeure, assez vaste, commode et lumineux, pour accueillir ses œuvres colossales. Il serait reconverti, à sa mort, en musée ou en refuge artistique. Pour ce faire, il a trouvé un terrain sur un remblai du chemin de fer du Luxembourg en plein chantier. Isolé et peu coûteux, il est à un jet de pierre d'un nouveau quartier, promis à un bel avenir. Antoine veut y édifier un temple humanitaire dédié à la religion de l'avenir dont la bible devait être la croyance au Progrès.. Prenant pour modèle un temple de Neptune qui l'a ébloui à Paestum, il en dresse les plans. Les façades de son vaste cube – 35x15x15 m – recouvert d'une verrière sont enserrées de colonnes grecques et curetées de niches à fresques destinées à vanter son œuvre. Clin d'œil du destin, seul Le démon de l'orgueil sera peint. En fidèle gardien des deniers de l'Etat, les ministres lui allouent le budget nécessaire au compte-gouttes, au fur et à mesure de l'élévation de l'édifice, en échange de tableaux toujours plus nombreux. Le combat d'Homère, La chute des Anges, Le triomphe du Christ et Le phare du Golgotha tombent ainsi dans l'escalcelle de l'Etat.*

*Installé dans son ermitage, Wiertz s'inscrit désormais dans les combats philosophiques de son temps. Il prend la défense des petites gens contre la guerre – Napoléon aux enfers, De la chair à canon, Le dernier canon, La paix – milite pour la démocratie et l'abolition de la peine de mort – La vision d'une tête coupée. Soucieux de pédagogie, il rêve d'accrocher ses toiles pacifistes dans les gares, les hôtels de ville ou les palais de justice. Pour supprimer les reflets des tableaux exposés dans de telles conditions, il travaille sur une peinture mate, à base de térébenthine. Ses expériences n'aboutissent qu'à lui empoisonner le sang.*



De la chair à canon

*Le triomphe de la lumière, étudié pour dominer le rocher de Dinant, a inspiré la statue de la Liberté à Frédéric-Auguste Bartholdi (New York, 1886). Celui-ci a simplement remplacé le glaive du personnage de Wiertz par les tables de la Constitution américaine.*

ANTOINE  
WIERTZ



↑ En face du musée, une grille donne accès à la fois au parc Léopold que vous venez de quitter et au domaine de l'Institut royal des sciences naturelles de Belgique. On y trouve d'abord quelques vestiges de l'ancienne vocation botanique du haut du parc. Le **buste de Jean Linden (1817–1898)** (Alphonse de Tombay, 1899) rappelle le célèbre botaniste gantois, directeur de la mission horticole du jardin (p. 63). Il occupe l'emplacement de la célèbre serre Victoria Regia de l'architecte Alphonse Balat, déplacée au Jardin Botanique à Meise. Derrière, se trouve l'**ancienne maison du directeur**, dernier vestige champêtre des débuts du parc qui semble anachronique dans le décor de verre et de pierre de l'hémicycle du Parlement européen. En occupant cette modeste demeure, l'amoureux des orchidées vivait parmi ses serres et ses collections. Dans un passé récent, la maison était encore flanquée de hangars de bois, construits avant la Seconde Guerre mondiale pour les ateliers d'ébénisterie du musée voisin. Un incendie criminel les a réduits en fumée en 2000, au grand soulagement des parlementaires régulièrement incommodés par les odeurs qui émanaient d'un brûle-tout servant de chauffage aux ouvriers.

A droite du chemin, l'**Institut royal des sciences naturelles de Belgique** se compose de trois ailes construites à des époques différentes.



Couvent des Rédemptoristes

L'ancien couvent, construit en 1857 pour les Dames Rédemptoristes sans jamais avoir été occupé, présente une longue façade régulière rythmée par trois étages de baies uniformes. L'aile Janlet, édifiée entre 1891 et 1905 par un des porte-parole de la Renaissance flamande, est reconnaissable par le mélange de pierre bleue et de Gobertange, de fer et de verre des façades. Leurs travées sont surmontées d'un tympan orné d'un sgraffite aux armes de la Belgique et de ses neuf provinces et terminées par deux tourelles techniques en saillie. Fonctionnel, le bâtiment a été conçu à la manière d'un vaste hall industriel largement ouvert dont les plafonds à voussettes sont supportés par des colonnes en fonte et des poutrelles d'acier. Il était destiné à mettre l'échelle du temps en scène. L'immense salle, surmontée d'une galerie, est étagée en quatre paliers successifs permettant la découverte des espèces à rebours, en commençant par les vertébrés. Enfin, la tour d'entrée, à laquelle on accède par la rue Vautier, a été dessinée entre 1930 et 1933 par l'architecte moderniste Lucien de Vestel (p. 236) et achevée en 1955. Son revêtement en grès cérame émaillé, fort dégradé aujourd'hui, avait un caractère avant-gardiste à l'époque. Il contraste avec le choix raffiné des matériaux utilisés pour le parement intérieur: murs en faïence, pavement en marbre noir, mobilier en



Aile Janlet

Aile de Vestel



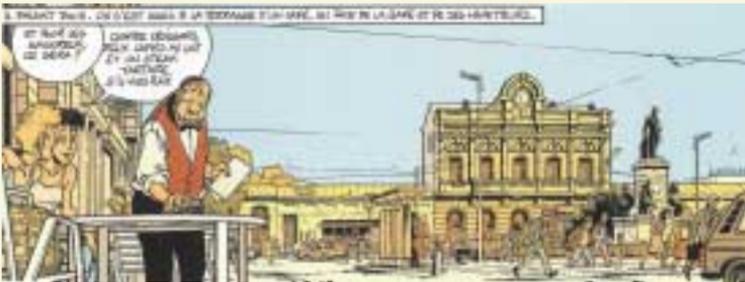


Rue Vautier

bois massif. Faute de crédits, le programme d'agrandissement du musée (p. 65) n'a pu être mené à terme, ce qui a permis d'éviter la destruction de l'ancien couvent;

- ← Revenez sur vos pas pour rejoindre la rue Vautier, bordée sur son flanc droit, de belles maisons de maître aux façades harmonieuses qui

# Pé



## FRANK PÉ (1956)

Né à Ixelles en 1956, Frank Pé abandonne précocement l'école pour se consacrer au dessin. A 18 ans, il participe à l'animation du journal Spirou. L'Elan, petit animal déprimé chargé d'annoncer des nouvelles enthousiasmantes aux lecteurs, apparaît dans les bas de page de l'hebdomadaire pendant cinq ans. Responsable de la rubrique Nature, il crée Broussaille (1978), un jeune homme qui se balade, voit des phénomènes qui lui paraissent incompréhensibles, creuse dans les bouquins, demande des explications. Celui-ci connaît sa première longue aventure, Les baleines publiques (1987), avec la complicité du scénariste Michel de Bom: Equivalent moderne de Perceval, Broussaille éclaire ce qu'il découvre, arrange inconsciemment les choses par cette lumière intérieure, ou fait à tout le moins que les conflits qui se présentent à lui se résolvent en douceur. Il est un révélateur. C'est le début d'une série dont la popularité va croître.



datent toutes de la même époque. Le n° 44 a abrité, jusqu'en 2001, l'atelier du dessinateur du héros de bande dessinée Broussaille, Frank Pé. Les maisons du quartier et la gare du Luxembourg font partie des décors de l'album *La nuit du chat*, publié en 1989;

- Arrivés à la chaussée de Wavre, passez le pont du chemin de fer;
- ➔ Tournez ensuite dans la rue Godecharle, dédiée à un sculpteur néo-classique célèbre de la fin du 18<sup>ème</sup> siècle. Le côté pair de cette rue a abrité de nombreux ateliers d'artistes qui ont été démolis en 1994 dans le cadre du projet de l'espace Léopold. Dix ans plus tard, la construction de nouveaux logements à leur emplacement est enfin entamée.



*Dans les années 1990, Frank Pé entame un nouveau cycle d'aventures, Zoo, avec le scénariste Philippe Bonifay. Une jeune femme éprouvée, Anna, rencontre un médecin (Célestin), sa fille adoptive (Manon) et un déserteur (Buggy), qui s'occupent d'un zoo privé dans la propriété d'un château normand. A leur contact, elle reprend goût à la vie et réapprend les sensations dans ce coin de paradis jusqu'à ce que la perspective de la guerre vienne interrompre leur histoire.*

*Fidèle à sa fibre naturaliste, Frank Pé collabore régulièrement avec des organismes de protection de la nature et dessine des calendriers pour les scouts. Il participe également à la réalisation de plusieurs longs métrages de dessins animés et produit des sculptures en bronze. Il travaille actuellement à la création, à Andenne, d'un site touristique consacré à la nature et à l'art animalier – l'Atelier Zoo – dont la première partie devrait ouvrir ses portes en 2009. Entre-temps, il est devenu conseiller artistique du parc Paradisio.*



## GILLES-LAMBERT GODECHARLE

(1750-1835)

*Godecharle a été l'élève de Laurent Delvaux, puis de Pigalle à Paris où il subit l'influence de Houdon. Il travailla à Berlin, Londres et Rome avant de revenir à Bruxelles. Sa longue existence lui a permis d'occuper un statut officiel sous les régimes autrichiens, français et hollandais, mais aussi après l'Indépendance de la Belgique. Il a été rappelé à Bruxelles pour réaliser une partie du programme de décoration du parc de Bruxelles et le fronton du Palais de la nation, ancien siège du Conseil souverain du Brabant.*

*A la demande de l'archiduc Albert de Saxe-Teschen, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens, il a réalisé de nombreuses décorations au château de Laeken, actuellement occupé par la famille royale de Belgique: le bas-relief intitulé L'allégorie du temps ornant le tympan du péristyle, les sculptures du salon à l'italienne et les bas-reliefs aux motifs mythologiques de la salle à manger.*

Salon à l'italienne



## 7 Feu les ateliers d'artistes de la rue Godecharle

La rue Godecharle, autrefois dénommée rue du Financier, a été tracée sur le remblai du chemin de fer un peu après la création de la ligne du Luxembourg dont le terminus aboutissait à la place du même nom (p. 53). Plus que ses voisines, les rues Wiertz et Vautier, elle attire les peintres à la recherche d'un terrain bon marché à proximité de leur clientèle huppée qui s'installe dans le quartier Léopold. Logés dans les étages supérieurs ou les combles, les ateliers d'artiste ouvraient de larges baies vitrées sur la façade arrière, orientée vers le nord. Certains servent de pied-à-terre occasionnel, d'autres de résidence permanente. Après avoir accueilli des générations d'artistes, la plupart des maisons ont cessé d'être utilisées comme atelier de peinture après la Seconde Guerre mondiale. Elles ont été démolies pour faire place à des immeubles à appartements construits par l'Atelier d'art urbain dans le cadre de l'aménagement de l'espace Léopold (p. 378).

Dans l'immeuble formant angle avec le pont de la chaussée de Wavre (n° 36), le premier à avoir été démolé pour permettre de couler la dalle



qui recouvre désormais le chemin de fer, a vécu, pendant six ans, l'aquarelliste et scénographe **Emile Hoeterickx** (1853-1923) qui commença sa carrière comme peintre-décorateur au Théâtre royal de la Monnaie, où il créa également des meubles et des objets d'art décoratif. Sa touche libre et impressionniste se pose sur des scènes urbaines animées, des paysages et des marines. Il est suivi, entre 1905 et 1914, par **Médard Verburgh** (1886-1957) qui évolue de l'impressionnisme au fauvisme brabançon, en pratiquant une stylisation plus soutenue et un coloris plus solide. Rayonnant à l'étranger, il apparaît, après la Première Guerre mondiale, comme un des chefs de file de l'art flamand moderne. On lui doit notamment *La gare du Luxembourg sous la*



Médard VERBRUGH,  
*La gare du Luxembourg  
sous la neige*

*neige* (1913), *Les petits métiers et les marchandes de quatre saisons de la place du Jeu de Balle.*

A proximité immédiate, le n° 28 a abrité les chevaux du paysagiste **Adolphe Hamesse** (1849-1925) et de **Léon Becker** (1838-1894) avant d'être définitivement transformé en maison de rapport. Avec ses *Paléontologues déballant et assemblant les iguanodons de Bernissart pour le Musée des sciences naturelles*, Becker a laissé une scène d'anthologie à la postérité qui n'est pas sans rappeler les tableaux de Jérôme Bosch.

Un peu plus loin, au n° 22, se trouvait l'atelier d'**Adolphe Dillens** (1821-1877), peintre gantois de scènes de genre et d'histoire autant qu'aquafortiste. Il connaît le succès par ses scènes villageoises des îles zélandaises, sa série des petits métiers.



Adolphe HAMESSE,  
*La ramasseuse de bois*



Adolphe DILLENS,  
*Le pont des amours*



Edmond DE SCAMPHELEER,  
Côte hollandaise

Reproduite à des milliers d'exemplaires, sa fameuse scène de patinage en chromolithographie devient sa carte de visite. Il se lance aussi dans l'estampe et l'enseigne commerciale. La clarté et la correction du dessin, des couleurs limpides traduisaient son caractère franc, cordial et naturel. A sa mort, son atelier est encore occupé par le peintre de paysages **Edmond De Schamphelaar** (1824-1899), le chan-

tre de la femme aristocratique **Jean de la Hoesse** (1846-1917) et le paysagiste mélancolique **Gustave Den Duyts** (1850-1897), auteur d'un *Panorama de la ville de Gand* qui fera école. La maison cesse d'être occupée par des artistes dans les années 1930.

Le directeur de l'école de dessin d'Ixelles, **Emile Bouillot** (1823-1905), se fait construire un atelier au n° 20 en 1861. Il est connu pour ses peintures mythologiques ou religieuses – *Jésus dépouillé de ses vêtements*, *Apollon et les muses* – et ses portraits. Brillant décorateur, il a aussi peint les plafonds du palais d'Antoine d'Arenberg. Son atelier est ensuite occupé par **Louis Clesse** (1889-1961), surnommé le Verhaeren de la peinture, avant son départ, en 1932, pour Oudenburg, près d'Ostende. Peintre talentueux de paysages et de vues portuai-

Louis CLESSE,  
Etang sous la neige





Atelier de Louis CLESSE

res, il a laissé de nombreux tableaux inspirés de la forêt de Soignes, dont il était amoureux épris, et de la vallée de la Senne. Avant d'être rasée, la maison a encore accueilli un couple de danseurs contemporains.

La façade du n° 18, agencée autour d'un pilastre décoratif, annonçait clairement la présence, aux étages, de deux ateliers d'artistes avec verrière. **Amédée Degreef** (1878-1968) en a été le propriétaire dès 1919 et ne l'a plus quitté jusqu'à sa mort. Ce fils du peintre du Rouge-Cloître Jean-Baptiste Degreef, s'est mis à la peinture vers la quarantaine. En fidèle disciple des réalistes, il s'oriente vers la peinture de paysage et parcourt la forêt, les bords



brabançons, les bords de mer et de l'Escaut à la recherche de son inspiration. Son atelier, démoli après les autres en 1995 pour la réalisation de la dalle sur le

chemin de fer, accueillera encore **Francis Tondeur**, le sculpteur des *Portes de la fécondité* qui ferment le bâtiment de la Communauté française au boulevard Léopold II. En guise de protestation symbolique, il avait badigeonné la façade, les portes et les fenêtres de la maison d'un blanc immaculé, *signe indien de désespoir et de mort*.

En 1862, **François-Xavier Roffiaen** (1820-1898) fait appel à l'architecte de la place du Luxembourg, Antoine Trappeniers, pour construire une maison

Amédée DEGREEF,  
*La chapelle au Wolvenweg*



dans le même style néo-classique, avec arcades en plein cintre. Elle portera le n° 16. Sa façade enduite sera toutefois défigurée au 20<sup>ème</sup> siècle. Roffiaen sera fasciné par la montagne qu'il peint à la manière romantique. Après *Les falaises des bords de Meuse*, qu'il croque entre ses cours à l'école de dessin de Dinant, il voyage en Ecosse, en Bavière et en Autriche dont il ramène des paysages de montagnes aux cascades et cimes enneigées. Passionné ensuite par les mollusques, il fonde la Société malacologique de Belgique. Son atelier est ensuite partagé par le critique d'art et dramaturge **Emile Vauthier** (1864-1946), spécialiste des portraits miniatures à la mode des maîtres hollandais, et le peintre réaliste **Victor Abeloos** (1881-1965), avant de fermer définitivement ses portes.

## 8 La nouvelle rue d'Idalie

A l'extrémité de la rue Godecharle, la **rue d'Idalie** a été élargie et entièrement reconstruite, d'abord par l'extension naturelle du clos du Parnasse et, en face, par l'extension du **Léopold Plaza** situé rue du Trône, couplé à la construction d'un petit immeuble à appartements à la composition rigide et froide (2002-2004). L'îlot était autrefois occupé par une école de coiffure de style néo-classique. Il a été reconstruit dans le souci de mélanger les sur-





faces administratives et les logements. Du côté de la chaussée de Wavre, le siège social de Tessenderloo Chimie date de 1995-1996. Il a été complété par un immeuble à appartements à l'entrée de la chaussée.

Le **clos du Parnasse** a été, dans les années 1970, une première tentative concrète d'introduire une mixité de fonctions – bureaux, logements, commerces – dans un même lotissement. Avec sa rue piétonne intérieure, il fait irrésistiblement penser à une version miniature de l'urbanisme de Louvain-la-Neuve. Il est l'œuvre des architectes Jean et André Polak et René Stapels et est implanté à l'emplacement de l'institut d'enseignement des sœurs de la Charité, situé autrefois entre les rues du Trône, du Parnasse, Caroly et d'Idalie.





A l'angle des rues Godecharle et d'Idalie vient de s'achever la construction d'un hôtel de 145 chambres, occupé par la chaîne **Radisson**. Deuxième implantation de la chaîne à Bruxelles, après le célèbre hôtel de la rue Fossé aux Loups, il a été construit par Nexity IG sur base des plans de l'Atelier d'art urbain. Il s'agit d'un immeuble de 7 étages, disposés en "U" sur socle pour alléger la volumétrie. Pour améliorer son intégration aux bâtisses existantes, le gabarit a été réduit sans enlever d'étage. La façade est revêtue de pierres de ton clair, entrecoupées de bandeaux plus foncés. L'encadrement des fenêtres est garni d'allèges à éléments décoratifs et flanqué de colonnes en aluminium prélaqué. Le chantier, entamé en février 2004, était achevé deux années plus tard.

## L'ATELIER D'ART URBAIN

*Fondé en 1979 par Sefik Birjiye rejoint ensuite par Dominique Delbrouck, Christian Sibilde et Grégoire de Jerphanion, l'Atelier d'art urbain comptait une centaine de collaborateurs jusqu'à la séparation de ses associés en septembre 2006. Son champ d'activités touche aussi bien l'hôtellerie que le logement et le secteur tertiaire.*



*Le style architectural de ses immeubles, très reconnaissable, exprime le souci de renouveler le langage sans faire table rase du passé: un style contemporain respectant le passé et destiné à endurer l'épreuve du temps. A l'internationalisme, il oppose le choix d'une veine régionaliste. Chaque immeuble est doté d'une griffe personnelle, destinée à se fondre dans son environnement. Sans imiter un style historique particulier, il les mélange par des évocations éclectiques interprétées sur un mode contemporain. L'unité et l'individualité de chaque projet sont assurées par l'attention au détail, l'inspiration de motifs et de formes régionaux, l'utilisation de matériaux naturels et favorables à l'environnement.*

*Même s'il sévit surtout à Bruxelles, l'Atelier d'art urbain a signé des immeubles à Anvers, Malines, Ankara et Le Caire. Dans la capitale de l'Europe, on lui doit notamment le Novotel de la Tour Noire et l'hôtel Radisson SAS de la rue Fossé aux Loups en collaboration avec Michel Jaspers. Le siège social de la KBC et le Green Island voisin, avenue du Port, portent également sa griffe. Plus près du centre-ville, on mentionnera encore le consulat de France de la place de Louvain, le siège de Swiss Life avenue Fonsny ou celui du Fonds de sécurité d'existence des ouvriers de la construction à la rue Royale. C'est encore ce bureau qui a assuré la rénovation et l'extension du complexe City 2/Bon Marché et la rénovation de nombreux immeubles de bureaux dont le Galilée Building de Dexia Banque. On lui doit également de nombreux immeubles à appartements comme le Jardin des Fonderies, reconversion en logement d'un ancien site industriel (MIPIM 98) à Molenbeek, l'Eurovillage dans le quartier Léopold ou les Erables au Val d'Or à Woluwe-Saint-Lambert.*



## 9 La place du Luxembourg

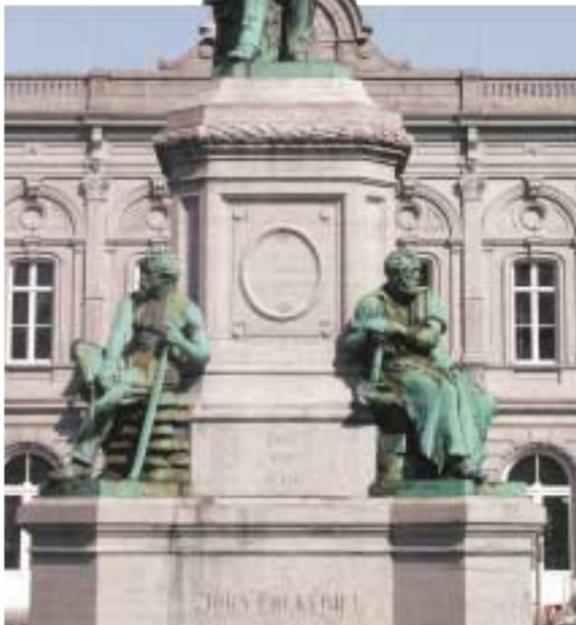
→ Rejoignez la place du Luxembourg (p. 56) par la rue de Trèves. Dominée par le vaste complexe de bureaux du Parlement européen, qui écrase le frêle bâtiment de l'ancienne gare, elle a, malgré tout, conservé son homogénéité architecturale, héritée de la période néo-classique. Avec ses tavernes et ses restaurants, la gare et les nombreuses lignes de bus qui s'y croisent, c'est le centre animé du quartier Léopold.

Au centre de la place qui lui sert d'écrin, trône une statue de l'industriel **John Cockerill** (Armand Cattier, 1872), adossé



Mécanicien

Houilleur





à une enclume. Il s'agit d'une réplique de celle qui est située devant l'hôtel communal de Seraing, en région liégeoise. Les angles du socle sont habillés de figures emblématiques de l'univers industriel de l'époque: un verrier, un mécanicien, un puddleur et un houilleur. Les mots Travail et Intelligence sont gravés comme une devise de l'illustre industriel. A leur apogée, les usines Cockerill sont le premier producteur de matériel de chemin de fer du pays, dont la légendaire première locomotive belge.



### JOHN COCKERILL (1790-1840)

*Grand capitaine d'industrie à l'origine du développement sidérurgique du pays de Liège, John Cockerill est le fils d'un industriel britannique émigré en Belgique à l'âge de 20 ans. Originnaire du Lancashire, William Cockerill (1759-1832) s'installe à Verviers en 1779 et y développe la mécanisation du traitement de la laine. Au début du 19<sup>ème</sup> siècle, il crée une usine textile près de Liège. Pour sauver son usine, il est contraint d'entreprendre la fabrication de machines à carder, en raison du blocus maritime imposé par la Grande-Bretagne en conflit avec Napoléon.*

*Dans la foulée, ses fils John et James fondent leur première usine sidérurgique à Seraing à l'instigation du roi Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas, préoccupé du développement industriel de ses provinces belges. Ils acquièrent de la couronne hollandaise la propriété de l'ancienne résidence d'été des princes-évêques de Liège, située en bord de Meuse dans une région ouvrière, riche en charbon et en minerai de fer. Ils commencent par construire un haut-fourneau à coke, une première dans l'industrie sidérurgique. Le pouvoir calorifique du coke est infiniment plus grand que celui du charbon de bois.*

*Au fur et à mesure, John Cockerill y ajoute des fonderies, des forges, des laminoirs et des ateliers de construction mécanique de manière à intégrer verticalement toute la production industrielle à proximité d'une ligne de chemin de fer et d'un port lui permettant le transport de sa production. Deux ans avant sa disparition, il est à la tête d'un empire industriel qui contribue à faire de la Belgique la deuxième puissance industrielle du monde, juste derrière la Grande-Bretagne.*

*La construction, entre Malines et Bruxelles (1830-1835), de la première ligne de chemin de fer du continent offre une impulsion considérable aux ateliers Cockerill qui fournissent les premiers rails, wagons et locomotives. C'est le début d'une aventure industrielle d'un siècle au cours duquel les usines créeront sans cesse de nouveaux modèles répondant à l'évolution*





La gare du Luxembourg, classée et restaurée, devrait abriter un bureau d'information conjoint de la Belgique et du Parlement européen, accessible au public. Quant au musée de l'Europe, dont l'ouverture était prévue pour fin 2007 par une exposition autour du cinquantième anniversaire de la signature des traités de Rome, sa présence au sein des bâtiments du Parlement européen a été remise en cause pour des raisons de sécurité. L'initiative visait à présenter l'histoire de la civilisation européenne, produit d'une idée et d'une maturation multiséculaire.

← Par la rue du Luxembourg, rejoignez le square de Meeûs.



*technologique. Les premiers moteurs imaginés par Rudolf Diesel seront construits dans ses ateliers.*

*Après la Seconde Guerre mondiale, l'industrie sidérurgique se modernise et se regroupe. La S.A. John Cockerill fusionne ainsi successivement avec la société Ougrée-Marihaye (1955), les forges de la Providence (1970) et l'Espérance-Longdoz (1970). Ce mouvement s'accélère avec la crise économique des années 1970-1980. Après le regroupement avec les industries du bassin de Charleroi sous l'impulsion d'Albert Frère, Cockerill-Sambre, en difficulté, est rachetée par l'Etat belge (1981) avant d'être intégrée dans le groupe Usinor (1998), puis Arcelor (2002) et, enfin, Mittal Steel (2006).*

## JOHN COCKERILL





## 10 Le square de Meeûs

Le quartier Léopold est ponctué de deux places d'ampleur égale, dont fait partie le square de Meeûs, ancienne place de l'Industrie. Hommage a été rendu au premier gouverneur de la Société générale de Belgique, qui était aussi le président de la Société civile pour l'agrandissement et l'embellissement de la capitale de la Belgique, initiatrice du quartier Léopold.

Mémorial à Julien Dillens



### FERDINAND DE MEEUS (1798-1861)

*Surnommé le Rothschild de la finance belge, Ferdinand de Meeûs a la réputation d'un homme audacieux et persuasif, avide de pouvoir, autoritaire, hautain et méprisant. Tout, dans sa vie et sa carrière, tient de la démesure. Gouverneur et homme fort de la Société générale à 32 ans, anobli à 38 ans, il a 11 enfants de sa cousine Anne Meeûs. Il amasse une fortune colossale sans négliger pour autant ni les œuvres philanthropiques, ni une foi chrétienne bien ancrée.*

*De famille bourgeoise active dans le monde du négoce et de la banque, dont une partie de la fortune provient de l'acquisition de biens nationaux, produits du démantèlement des abbayes sous l'occupation française, Ferdinand commence naturellement sa carrière dans la banque après des études de droit à Louvain.*

*Engagé en politique, il prend une part active à la Révolution belge. Membre du comité de sûreté et de la commission des finances du Gouvernement provisoire, il est ensuite élu au Congrès national. En 1832, il remplace à la Chambre le député libéral Charles De Brouckère. Député unioniste de Bruxelles, il n'est plus réélu en 1845.*

*Il est nommé gouverneur de la Société générale de Belgique, dont sa belle-famille est l'un des actionnaires de référence, le 14 septembre 1830, par le Gouvernement pro-*



Les abords de la place sont garnis d'hôtels de maître en un temps record, entre 1860 et 1865. Le centre du square, aménagé en parc un peu plus tard, abrite notamment le génie ailé du *Mémorial à Julien Dillens* (Jules Lagae, 1907), la *Sollicitude maternelle* (Henri Boncquet, 1910), *L'homme au vase* (Jean-Marie Hérain, 1910) et le



*Sollicitude maternelle*



*L'homme au vase*

*Mémorial au général Storms* (Marnix d'Haveloose) qui prit part aux campagnes de l'Association internationale africaine. Un buste de Marnix Gijzen, pseudonyme de Albert-Jan Goris, diplomate et homme de lettres (1899-1984), a été ajouté par Rik Poot en 1997.

*visoire, en remplacement du hollandais Repelaer van Driel, et le restera jusqu'à sa mort. A la demande expresse du roi, il s'associe aux Rothschild pour émettre les premiers emprunts de la Belgique indépendante. Sous son impulsion, la Générale devient une des premières banques mixtes du continent en participant au financement à grande échelle de l'industrie. A force de participations dans tous les secteurs clés – charbonnages, métaux, verre, transports, etc. – elle se crée ainsi, via une quarantaine d'administrateurs recrutés dans l'aristocratie, une position dominante qui suscite des oppositions violentes au sein du monde politique. Un tiers de la production charbonnière du pays et un quart de la production industrielle en dépendaient.*

*Dans l'impossibilité de le nommer ministre d'Etat en raison de sa personnalité controversée, le roi l'anoblit pour le remercier de l'avoir incité à s'introduire dans le capital de la Société générale. Il reprend les armoiries concédées par Charles II d'Espagne en 1688 à Jean-Philippe Meeûs, officier à la compagnie du marquis de Westerloo. C'est la fin d'une longue méfiance du roi à l'égard de ce financier arrogant, en qui il voyait un opposant politique et qu'il rêvait, un moment, de destituer. Mieux encore, lors de la crise de 1848, il échappera, à la différence des autres directeurs de la Générale, à la démission forcée, grâce à la protection royale.*

*En philanthrope éclairé, Ferdinand fonde en 1855 le Crédit de la Charité, destiné à créer et à soutenir des écoles catholiques pour les enfants d'ouvriers et à établir des refuges pour vieillards et ouvriers infirmes.*

## FERDINAND DE MEEÛS



Après avoir été adaptés dans les années 1950 à une affectation de bureaux, les hôtels particuliers entourant le square ont ensuite fait place à de vastes immeubles, édifiés à la charnière des années 1960 et 1970, surtout par des compagnies d'assurances. Cette mutation brutale a toutefois connu sa première réalisation avant la Seconde Guerre mondiale, lorsque la Sobeco, société belge de construction d'habitations, fondée en 1924 dans la foulée de la législation sur la copropriété (p. 325), a construit les tours jumelles situées de part et d'autre de la rue du Luxembourg.

Les arguments invoqués par les promoteurs immobiliers pour construire des immeubles à appartements à Bruxelles sont connus. En autorisant les constructions en largeur et en hauteur, ils remédient à l'étroitesse du parcellaire bruxellois qui plonge dans l'obscurité les pièces de séjour des maisons disposées en profondeur. Au contraire, les appartements alignés sur les voiries sont baignés par la lumière naturelle et pourvus de tout le confort moderne. Les coûts d'installation des services communs de luxe – ascenseur, chaufferie, eau chaude, conciergerie – sont limités grâce à leur répartition entre de nombreux copropriétaires. Les ensembles immobiliers de ce type fleurissent de manière anarchique à Bruxelles dans les années 1930 grâce à la complicité des autorités politiques locales, trop heureuses d'accueillir une nouvelle population aisée sans être astreintes à de coûteux



travaux de voirie. Au moment d'ouvrir le chantier du square de Meeûs, la seule Sobeco a déjà à son actif trois immeubles situés au n° 127 de l'avenue de Broqueville, au n° 218 de l'avenue de la Couronne et au n° 411 de la chaussée de Charleroi.

La symétrie des tours du square de Meeûs, qui atténue la rupture d'échelle qu'elles provoquent dans le front bâti – n'a guère été planifiée. Voulu par les architectes – Jean-Jules Eggerickx, assisté de l'administrateur-délégué de la société promotrice, Raphaël Verwilghen – elle a même failli capoter par l'absence de concertation entre les deux communes concernées et la volonté de l'administration de faire respecter la réglementation sur la bâtisse.



Il faut bien constater que la rupture d'échelle est spectaculaire puisque les deux tours, qui côtoient des hôtels de maître de deux étages sous toiture, comptent pas moins de 62 appartements, répartis sur 15 étages totalisant 52 mètres de hauteur. Petite astuce qui fera école pour minimiser la masse de l'édifice, la moitié des étages sont construits en retrait du socle de base. A cette hauteur, où plus aucune construction ne vient gêner la vue,





## JEAN-JULES EGGERICKX (1884-1963)

*Au début de sa fructueuse carrière, Jean-Jules Eggerickx s'intéresse beaucoup au logement social. Après des études chahutées – il a claqué la porte de l'Académie des beaux-arts pour protester contre l'enseignement historicisant d'Ernest Acker – il est formé par Alban Chambon, Jean-Baptiste Dewin et Victor*

*Horta sans renoncer à dire tout le mal qu'il pense de l'enseignement de l'architecture dans des articles polémiques parus dans La pointe sèche ou Haro.*

*Exilé en Angleterre pendant la guerre, il rentre convaincu que la cité-jardin est la meilleure réponse à la crise du logement que connaît la Belgique. Pour accélérer le mouvement, il préconise, à la manière d'un fonctionnaliste d'avant-garde, l'utilisation d'éléments standardisés, tempérés par un réel souci de variété. Il se lance alors à corps perdu dans la réalisation d'ensembles d'habitations groupées à Comines, Zonnebeke et Elverdinge, pour l'Office des régions dévastées (1920-1921), avant de superviser la construction du quartier de la Roue à Anderlecht. Sa principale réalisation reste toutefois le vaste ensemble de la cité Floréal-Le Logis à Watermael-Boitsfort, à laquelle il travaille avec d'autres architectes et l'urbaniste Louis Van der Swaelmen entre 1921 et 1937. Il la ponctue d'une petite tour en forme de fer à cheval de 10 étages dont la hauteur fait d'emblée scandale.*

*Comme son comparse Raphaël Verwilghen (1885-1963), grand théoricien de l'urbanisme moderne, il enseigne à l'école d'architecture de La Cambre et participe, en qualité d'architecte du Commissariat général du gouvernement à la construction des pavillons de l'exposition universelle de Bruxelles en 1935 et du pavillon belge de l'exposition de Paris de 1937.*



Cité Floréal



la façade est développée sur les quatre côtés. Les tours jumelles ont été construites par les entreprises Blaton-Aubert, dont les directeurs, Armand et Emile Blaton, s'illustreront, après-guerre, par la construction d'immeubles de bureaux particulièrement hideux dans le quartier Léopold.

S'il fascine les architectes autant que les promoteurs à l'affût de la rentabilité maximale, le gratte-ciel américain



est encore loin d'être reçu par la population, comme en témoigne le scandale provoqué par la petite tour en forme de fer à cheval située au centre de la cité Floréal, construite par le même Eggerickx entre 1927 et 1930 à Watermael-Boitsfort. Les métaphores ne manquent pas – verticale ascendante, accents saillants des cathédrales modernes, spiritualisation du décor, impression d'infini – pour qualifier cette "catastrophe féerique" que représente le gratte-ciel pour la ville.

La première tour du square de Meeûs – la **résidence Léopold** – construite entre 1935 et 1937 sur le territoire d'Ixelles avait provoqué, en vain, la réprobation de la Commission royale des monuments et sites qui dénonçait la rupture qu'elle provoquait dans l'harmonie de la place. Pour justifier la seconde, le promoteur n'hésite pas à faire valoir le retour de la symétrie et de l'ordonnement des façades, si caractéristique du quartier Léopold. L'accord de principe des autorités communales bruxelloises l'incite à acheter les maisons qui forment l'angle opposé de la rue du Luxembourg. Mais l'administration communale fait de la résistance et tente d'imposer le respect d'un règlement de bâtisse foulé aux pieds par ce genre de construction en hauteur. Les autorités politiques passent outre et la seconde tour se dresse dans le ciel bruxellois entre 1938 et 1940. La **résidence Albert**,

Tour de Meeûs



*Avec les tours jumelles d'appartements, construites entre 1935 et 1940, l'influence de l'architecture américaine se fait soudainement plus palpable. Une autre tentative vient d'aboutir avec la résidence de la Cambre à front du boulevard Général Jacques. Ce gratte-ciel bien timide de 17 étages adopte clairement la typologie de l'Art Déco new-yorkais avec son profil en gradins, ses pinacles sculptés et ses façades polychromes. Ici, par contre, la sobriété de la ligne pure est de mise. En adoptant un langage dépouillé et rationnel, inspiré des principes de l'architecture moderniste, les tours se distinguent clairement des gratte-ciel américains dont ses concepteurs condamnent l'insalubrité, la monumentalité et l'habillage ornemental art déco.*



ING Belgique

pourtant destinée à l'habitation, est aussitôt réquisitionnée par l'occupant allemand pour y loger des services administratifs qui emménagent dès le mois d'août. Vidée de ses derniers occupants, les fonctionnaires du Ministère des affaires économiques, elle est toujours en attente de rénovation.

Du côté de la rue du Trône, le square est occupé par une **tour de bureaux** aux vitres cuivrées dont la forme, composée de trois éléments concaves disposés en triangle, singe curieusement le Berlaymont. Construite en 1978 par Michel Barbier et rénovée en 1996 par Anthony Wooley, elle est précédée d'un avant-corps rectiligne de deux étages sur piliers. Après avoir été occupé par l'administration belge, le complexe a été investi par la direction générale Recherche de la Commission européenne.



↑ Par la rue du Luxembourg, rejoignez la place du Trône qui abrite la statue équestre de Léopold II (Thomas Vinçotte et Frans Huygelen, 1926). Sur votre gauche, le long de l'avenue Marnix, le siège d'**ING Belgique** (1965 et 1992) est l'œuvre de l'architecte américain Gordon Bunshaft



(1909-1990), du bureau Skidmore Owings et Merrill. Pris d'un élan lyrique, le baron Lambert, descendant des fondateurs de la banque, avait déclaré, lors de son inauguration: *si Laurent de Médicis pouvait être présent et voyait le bâtiment, il aurait pu dire: c'est la manière dont je l'aurais conçu actuellement*. L'édifice isolé et bien visible, le long de la Petite Ceinture, participe à l'image de marque de l'entreprise. La sobriété répétitive de la façade et les modules architectoniques qui scandent le mur de verre sont censés refléter la force, la puissance et la stabilité du groupe de bancassurances;

- Traversez le boulevard et engagez-vous dans la rue Ducale qui se faufile entre le palais royal et le Palais des académies.

## 11 Le Palais royal de Bruxelles

Le palais royal, qui n'abrite plus aujourd'hui que les activités officielles de la monarchie belge et les services administratifs qui en dépendent, est né de la réunion de quatre hôtels particuliers construits au 18<sup>ème</sup> siècle: Walckiers, Bender, Belgiojoso et Belle-Vue. Afin d'offrir au souverain de l'époque, le roi Guillaume 1<sup>er</sup> des Pays-Bas, une résidence digne de son rang à Bruxelles où il est censé résider une année sur deux, les deux hôtels centraux, situés de part et d'autre de l'ancienne rue Héraldique, ont

été agrandis et réunis par un bâtiment central à colonnade. Pas moins de trois architectes de la Cour – Ghislain-Joseph Henry, Charles Vander Straeten et Tilman-François Suys – s'y sont cassés les dents entre 1815 et 1829. Le roi n'eut guère le temps d'en jouir.





Tandis que Léopold I<sup>er</sup> s'accommode sans trop de mal de ce palais qui se révèle peu pratique à la réception, son successeur, Léopold II, est plus exigeant. Pour lui, les palais royaux sont des bâtiments destinés non seulement à loger le roi et sa famille, mais aussi aux réceptions et aux cérémonies publiques, qui incombent à celui qui représente la Nation. Dès sa prestation de serment, il commande d'importantes transformations à son architecte, Alphonse Balat: restauration de l'aile droite où il compte installer ses appartements, aménagement de salles et de galeries d'apparat pour les réceptions dans la partie gauche avec, à l'étage, des appartements pour les hôtes étrangers. Ce premier programme d'urgence est achevé dès 1872. Restait à s'attaquer à l'horrible façade avant de l'édifice, selon les propres termes du monarque.

Au moment de racheter l'hôtel Belle-View, situé à l'angle de la place Royale, qu'il veut arrimer à son palais, Léopold II parvient à convaincre la Ville de Bruxelles de lui céder un morceau du parc de Bruxelles en échange du financement, par l'Etat belge, du réaménagement de la place des Palais et de la création des jardins devant le palais royal. Le budget prévu à cet effet en 1903 englobe, habilement, une enveloppe pour l'achèvement des façades du palais, confié à l'architecte Henri Maquet. Les travaux débutent l'année suivante par la démolition de la façade de Suys, offrant ainsi l'intérieur

*Palais royal avant transformation*



© Coll. AVB



éventré des salons d'apparat et des chambres aux badauds ébahis. Mais le chantier s'éternise et engloutit l'argent du contribuable belge. A la mort du souverain, en 1909, le programme n'est pas terminé alors qu'il a déjà coûté plus cher que prévu. Octave Flanneau succède alors à Henri Maquet mais se contente d'achever ce qui avait déjà été entamé. Depuis, le palais royal n'a plus subi de transformation importante.



## 12 Le Palais des académies

A droite de la place du Trône, apparaît la silhouette blanche des **écuries royales**, qui font partie des dépendances du Palais des académies voisin. Après les chevaux et les carrosses, elles ont connu les berlines flamboyantes de la famille royale avant d'abriter, depuis leur restauration intégrale, les bibliothèques et les services administratifs des académies.

L'élégant **Palais des académies** est entouré d'un jardin de sculptures dont le tracé répond à la rigueur de ses façades. Il s'agit de l'ancienne résidence du prince Guillaume-Frédéric d'Orange Nassau, qui représente son père, le roi des Pays-Bas Guillaume I<sup>er</sup>, dans ses provinces méridionales rattachées à sa couronne après le congrès de Vienne.

*Ecuries royales*





*Galerie de marbre*

Un projet de palais, dessiné par l'architecte de la Cour, Charles Vander Straeten, dormait dans les cartons depuis 1815. Il était alors question de le construire à l'emplacement d'un refuge de l'abbaye de Park d'Heverlee, situé le long de la rue Ducale. Le style est celui de l'époque, sage et monumental, néo-classique par la symétrie et le rythme de ses façades à pilastres ioniques.

L'incendie de l'aile droite du Palais de la nation, qui abritait les appartements du prince de l'autre côté du parc royal, précipite la décision. En attendant que le nouveau palais soit sous toit, la famille de Guillaume-Frédéric est logée à l'hôtel Spangen, le long de la place Royale. Le gros œuvre est terminé





Salle de bal

dès 1824 mais son architecte est démis de ses fonctions avant d'avoir achevé sa mission. C'est donc son successeur, Tilman-François Suys (p. 39) qui prend le relais pour achever les aménagements intérieurs dont le luxe contraste étrangement avec la sobriété des façades: galerie de marbre, salle de bal, appartements princiers.

Après l'Indépendance, le palais reste longtemps sans affectation. On l'offre bien au duc de Brabant, le futur Léopold II, lors de son mariage avec Marie-Henriette mais celui-ci n'est pas tenté d'y habiter. Cérémonies officielles et concerts y sont organisés ponctuellement, des œuvres du Musée des beaux-arts y sont même entreposées pendant les travaux dans ses propres locaux. En 1876 seulement, le palais trouve un nouvel usage lorsqu'il est confié aux bons soins des académies royales.

La **rue Ducale** est bordée, sur sa droite, d'hôtels particuliers d'allure néo-classique, occupés autrefois par les hauts dignitaires du régime autrichien. En dépit de leurs nombreuses transformations et de leur conversion en bureaux, ils ont gardé une homogénéité de style. Au n° 81, la porte cochère desservait autrefois l'hôtel de Pycke de Peteghem (1862), bâtiment néo-classique de l'architecte Pauwels, situé le long du boulevard du Régent. A côté, au n° 83, le bâtiment des écuries est la seule trace qui subsiste de l'hôtel d'Ansembourg, voisin du précédent. Sur le côté gauche de la rue Ducale, s'ouvre le célèbre parc de Bruxelles.

## LES ACADEMIES ROYALES DE BELGIQUE

*La première d'entre elles, l'Académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles a été confirmée en 1772 par l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche dans le but de stimuler la vie intellectuelle et les recherches scientifiques du pays. Suspendue pendant l'occupation française et rétablie par Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas, elle fut ensuite confirmée dans son existence par Léopold I<sup>er</sup> qui y ajoute une classe des beaux-arts en 1845. Entre-temps, il avait également reconnu l'Académie royale de médecine (1841) qui partagera également les locaux avec la Koninklijke academie voor nederlandse taal en letterkunde van België (1886) et l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique (1920).*



### 13 Le parc de Bruxelles

La création du parc de Bruxelles coïncide avec celle de la **place Royale**, édiflée à partir de 1775 sur les ruines du **château des ducs de Brabant**, situé au sommet du Coudenberg et appelé communément l'ancienne Cour.

Remanié et agrandi sous Jean III de Brabant et ensuite sous Philippe le Bon, le château était entouré de la place des Bailles, clôturée, et d'un parc divisé en deux parties: le grand parc ou warande, réserve à gibier qui s'étendait, à la fin du règne de Charles Quint, jusqu'à la rue de Louvain et aux remparts situés porte de Namur; le petit parc, situé dans le vallon du Koperbeek, entre l'arrière du palais et le bois. Celui-ci comprenait un jardin d'agrément privé, dénommé au fil de ses réaménagements successifs, tantôt "Feuillée", tantôt "Labyrinthe" par évocation des berceaux de verdure, portiques et bassins du labyrinthe de Crète. Sur le versant opposé, un vignoble, une orangerie et des volières d'oiseaux exotiques et, dans le reste du vallon, un jardin de fleurs et un étang, agrémentaient l'ensemble.

Le château est la proie des flammes dans la nuit du 3 au 4 février 1731. L'incendie a pris dans les cuisines où l'on préparait des confiseries pour le prochain bal. Il laisse derrière lui un champ de ruines et un parc délaissé. D'aucuns proposent une reconstruction partielle du site, mais l'argent manque.





Pour le vingt-cinquième anniversaire de son installation comme gouverneur des Pays-Bas autrichiens, les Etats de Brabant souhaitaient ériger une statue à Charles de Lorraine. Le prince de Starhemberg, ministre plénipotentiaire de l'impératrice Marie-Thérèse, proposa de l'installer sur la place, devant les ruines arasées pour l'occasion. Dans la foulée, il suggéra d'étendre la place, de la border d'édifices réguliers et de remanier le parc. L'impératrice donnait son accord le 1<sup>er</sup> juillet 1775 à condition que la Ville de Bruxelles en assume le financement. Ardues, les négociations aboutiront à la signature de deux conventions, l'une pour la place, l'autre pour le parc. La Ville assurait le financement des voiries limitrophes tandis que le gouvernement prenait l'aménagement du parc à sa charge.

La volonté du concepteur du plan du quartier, **Gilles Barnabé Guymard de Larabe**, assisté, pour l'aménagement du parc, de **Joachim Zinner**, était de faire, du quadrilatère formé par le parc, un point central de réorganisation du quartier environnant en le dotant de bonnes communications avec la ville en expansion.

Les travaux s'étaleront de 1776 à 1783. Tout est aplani et refait: 1.218 arbres sont abattus pour tracer les nouvelles allées en patte-d'oie qui relie le





Palais de justice, le Palais royal, le Palais de la nation et la place du Trône. Les allées transversales prolongent les rues qui y aboutissent. Au carrefour des trois chemins, près de l'entrée principale située en face du Palais de la nation, une **place circulaire** est ornée d'une fontaine depuis 1855. Il s'agit d'un monument à l'ouvrage d'adduction d'eau dont Bruxelles venait de se doter pour assurer l'alimentation en eau courante de ses habitants. Les sources étaient captées au-delà de Braine-l'Alleud. Ce site a inspiré plus d'un artiste puisqu'il fut question d'y édifier un mémorial à Marie-Thérèse et Joseph II, une obélisque en souvenir de Waterloo ou de la Révolution belge. Ils ont heureusement trouvé place ailleurs.



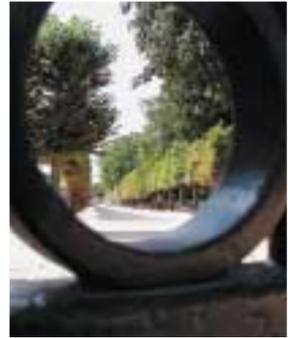
Les hautes futaies bordées de taillis, les arbres d'alignement le long des allées et les deux grands salons de verdure du côté de la place des Palais, donnent à l'ensemble un caractère forestier un peu austère. Des plantations ordonnées enserment des bosquets à la façon des cabinets de verdure de Versailles, de Beloeil et d'ailleurs.

A partir de 1781, on commence à entourer le parc de **grilles** interrompues par des portes monumen-



tales, flanquées de piédestaux ou de piédroits ornés de sculptures aux motifs cynégétiques de Gilles-Lambert Godecharle. Trois d'entre elles ont été offertes par l'abbaye de Cambron dans le Hainaut. La clôture en fer forgé sur plinthe moulurée en pierre bleue sera ajoutée grâce à une souscription publique de 1849 à 1851. Ses plans sont dessinés par l'architecte du quartier Léopold, Tilman-François Suys (p. 39).

Du côté de la place des Palais, deux entonnoirs de huit mètres de profondeur surprennent le promeneur. Vestiges de l'ancien parc, les **bas-fonds** n'ont pas été entièrement comblés au moment de l'aménagement. L'ampleur de la tâche a fait reculer ses concepteurs. Aussi ont-ils été dessinés en jardins à l'anglaise et clôturés. Lors de la révolution d'indépendance de la Belgique, en septembre 1830, ils serviront d'abri et de tombeau aux troupes hollandaises acculées par les insurgés. Au fil du temps, leur réputation de lieu de perdition, théâtre en plein jour de scènes contraires aux bonnes mœurs, aboutira à leur fermeture au public. Le mur de soutènement, surmonté d'une balustrade, est ajouté en 1907 par l'architecte de Léopold II, Henri Maquet, qui, au mépris de l'opposition de la Ville, avait tenté d'amputer encore le parc au profit de la place des Palais. Celle-ci avait pourtant été élargie de 30 mètres, trois années auparavant, pour dégager la nouvelle façade du palais royal et permettre l'aménagement des jardins qui la bordent. Fâchée, la Ville obtiendra la condamnation en justice du conseiller du roi.





## PALAIS DE LA NATION

*Conçu par Gilles Barnabé Guymard de Larabe dans le même style que les hôtels de la rue Ducale, le Palais de la nation a été construit à partir de 1777 dans la warande pour y abriter le Conseil souverain du Brabant, à l'étroit dans ses anciens locaux. Institution d'Ancien Régime, il servait de cour de justice et donnait force exécutoire aux lois édictées par le monarque. Sous l'occupation française, l'aile gauche du palais abrite des tribunaux tandis que l'aile droite est reconvertie en hôtel de voyageurs avant d'abriter la résidence provisoire du prince Guillaume-Frédéric d'Orange Nassau.*

*A l'Indépendance, le palais accueille tout naturellement le parlement belge. Il est ensuite agrandi vers la rue de Louvain (1872-1878) pour améliorer les conditions de travail des commissions. L'intérieur de ce temple néo-classique a évolué avec sa nouvelle fonction. Sculptures et peintures rendent hommage aux grandes figures et aux épisodes marquants de l'histoire de Belgique.*



Hôtel Brugmann

- Tournez dans la rue de la Loi en laissant, sur votre gauche, la façade du Palais de la nation;
- ↑ Vous débouchez sur le boulevard du Régent que vous traversez pour rejoindre l'avenue des Arts. A proximité du coin de la rue de la Loi, au n° 31-33, se trouve l'**hôtel Brugmann**, un des derniers témoins des hôtels particuliers qui bordaient les boulevards au 19<sup>ème</sup> siècle;
- Remontez l'avenue des Arts sur quelques dizaines de mètres;





← Quittez les boulevards pour emprunter la large **rue Guimard**, principale rue du quartier Léopold qui devait, selon les plans originaux, aboutir à une vaste esplanade bordée de bâtiments officiels (p. 39). A l'angle de ce que deviendra ensuite le square Frère-Orban, trois hôtels particuliers rescapés forment un ensemble néo-classique dû à l'architecte François Derré (1851). Le n° 18, avec ses balcons et ses fenêtres surmontées de frontons, a été commandé par le comte de Theux de Meylandt. Les décorations de stucs, boiseries et plafonds moulurés de ses salons intérieurs ont été préservés. A côté, les n° 16 et 14 sont moins spectaculaires mais témoignent du style de constructions d'origine du quartier: soubassement en pierre bleue à bossages, balcon supporté par des consoles à l'étage, encadrement de fenêtres en pierre bleue moulurée. Plusieurs hôtels prestigieux de la rue Guimard ont malheureusement disparu, comme l'hôtel du comte de Waelmont de Brumagne construit par Henri Beyaert au n° 7 ou encore l'hôtel Blommaert dû au talent de Jean-Pierre Cluysenaar.



### HOTEL ALFRED BRUGMANN (1901-1903)

*Lorsqu'Alfred Brugmann, frère du célèbre banquier et mécène d'origine allemande Georges Brugmann, commande son hôtel particulier à l'architecte Henri Maquet, celui-ci est occupé sur le chantier de la façade du palais royal (p. 433). Il y a comme un air de parenté entre ce large édifice et l'hôtel du marquis d'Assche, situé au square Frère-Orban (p. 444), dont il emprunte le style, le mélange des pierres bleues et blanches, les montants harpés des baies, etc.*

*L'ample façade, située en retrait du boulevard, est construite symétriquement autour d'un axe central. Celui-ci est matérialisé par une porte cochère surmontée d'un balcon de pierre formant baldaquin. Les baies du premier étage à petites balustrades sont surmontées de frontons, courbes et obliques en alternance. Sur la corniche moulurée en entablement, une balustrade en pierre ferme la composition en masquant la toiture. Inaccessible au public, l'intérieur n'en est pas moins bien conservé: escalier d'honneur, salons de réception à plafonds moulurés et parquets.*



## 14 Le square Frère-Orban

La place de la Société Civile, rebaptisée plus tard square Frère-Orban, en hommage au ministre libéral qui avait fait supprimer l'octroi - taxe sur les marchandises à l'entrée de la ville - était, à l'origine, le cœur du quartier Léopold. Le seul édifice officiel du quartier, l'église Saint-Joseph y est construite par le concepteur du quartier, Tilman-François Suys, entre 1842 et 1849. Suivent ensuite, pour ne citer que les principaux, les hôtels particuliers de MM. Tasson-Snel et Brifaut (1855), du baron de Joigny (1856) à l'angle de la rue de l'Industrie, du marquis d'Assche (1858) rue de la Science et, enfin, les deux immeubles symétriques de l'architecte Jean-Pierre Cluysenaar qui forment écrin à l'église Saint-Joseph (1861). L'hôtel Brifaut fait, avec ses sept travées, ses deux entrées cochères et ses trois étages, dont le dernier est agrémenté d'arcs en plein cintre, le pendant de l'hôtel d'Assche.



Le square est aménagé en 1860 et agrémenté plus tard d'une statue d'Alexandre Gendebien (Charles Vander Stappen, 1874) et de Hubert Frère-Orban (Charles Samuel et Ernest Acker, 1900) dont le socle est flanqué des allégories de *L'économie brisant ses chaînes* et *La liberté politique*. Il comprend également l'enclos des 13 colonels, mémorial minéral et végétal à l'armée secrète, réalisé par René Pechère en 1957.



## HUBERT J. W. FRÈRE-ORBAN (1812-1896)

*Homme politique libéral liégeois, Hubert Frère-Orban a marqué de son empreinte le premier demi-siècle d'indépendance belge. Grâce à son mariage avec la riche héritière d'un industriel liégeois, Claire-Hélène Orban, il abandonne la carrière d'avocat pour se consacrer à la création du parti libéral (1846) dont il sera le leader incontesté pendant toute sa carrière politique. Distant, peu populaire et pourtant doué d'un évident charisme, Frère-Orban est un autocrate dans l'âme. Contrairement aux libéraux progressistes, il est farouchement opposé au suffrage universel qui ferait passer "le pouvoir politique aux mains des moins capables et des plus ignorants." Anticlérical, il œuvre sans relâche pour l'indépendance du pouvoir civil qui se traduit d'abord par la laïcisation de l'instruction publique. Chantre inconditionnel de la liberté dans tous les domaines, il n'est pas loin de voir dans*

*toute réglementation une entrave à celle-ci.*

*A peine élu député de l'arrondissement de Liège, il rejoint, en 1847, le cabinet de Charles Rogier dans lequel il cumule les portefeuilles des Travaux publics et des Finances. A l'exception d'une parenthèse unioniste de courte durée, entre 1855 et 1857, les libéraux occupent le pouvoir sans discontinuer jusqu'en 1870. Ils le reprennent ensuite, avec Frère-Orban à leur tête, entre 1878 et 1884.*

*C'est, incontestablement, comme ministre des Finances que Frère-Orban laissera une place dans l'histoire. Ses réalisations – mise en place du système bancaire avec la Banque nationale, la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite et le Crédit Communal de Belgique et suppression de l'octroi – lui ont valu une aura exceptionnelle.*

## ALEXANDRE GENDEBIEN (1789-1869)

*Jeune avocat brillant, Alexandre Gendebien se rend célèbre par sa défense de deux opposants farouches au régime hollandais, De Potter et Claes. Républicain et partisan du suffrage universel, il est membre du Gouvernement provisoire en 1830 et émissaire des Belges auprès des autorités françaises avant d'être élu au Congrès national. Partisan d'une alliance avec la France pour garantir l'indépendance du jeune Etat belge, sinon de son rattachement à elle, il se résigne à accepter la monarchie constitutionnelle et fait campagne pour l'accession au trône du duc de Nemours, fils de Louis-Philippe.*

*Après un bref passage comme ministre de la Justice, il mène une opposition résolue au gouvernement à la tête de son Association nationale. Engagé, avec deux de ses fils, comme volontaire lors de la reprise des combats avec les Pays-Bas, il ne se console pas de la perte d'une partie du Limbourg et du Luxembourg. Officialisée par le traité de 1839, elle entraîne son départ de la vie politique. Homme impétueux et passionné, il a choisi de soutenir l'Indépendance de la Belgique au mépris de ses convictions profondes.*





Hôtel construit par J.-P. Cluysenaar

La place est, à son achèvement en 1863, un modèle d'harmonie et de classicisme, largement inspiré de la Renaissance italienne. Mieux conservé que son alter ego, le square Frère-Orban a néanmoins subi l'assaut des promoteurs immobiliers dans les années 1960, soit quelques années avant le square de Meeûs. Deux de ses quatre côtés ont été violemment convertis à la fonction tertiaire, entraînant la disparition des palais centenaires. A chaque fois, c'est la célèbre Compagnie d'entreprises CFE, reconverte en entreprise de travaux, qui a été maître d'œuvre... Cette coïncidence s'explique sans doute par la proximité de son siège social qui était alors situé dans la rue de l'Industrie voisine.



A votre droite se dresse la silhouette sombre et massive de l'église Saint-Joseph, entourée de ses deux hôtels flamboyants, tout de blanc vêtus.



## EGLISE SAINT-JOSEPH (1842-1849)

Dédiée au patron de la Belgique naissante, saint Joseph, l'église répond à la tradition religieuse des fondations urbaines. Elle est la bénédiction céleste du nouveau quartier et sert d'appât aux promoteurs pour attirer la clientèle catholique. Très rapidement, elle a été vendue à une congrégation de Rédemptoristes en raison du refus de l'archevêque de Malines, poussé dans le dos par le chapitre de Sainte-Gudule, d'en faire une paroisse autonome.

L'église Saint-Joseph a été construite entre 1842 et 1849 par l'architecte Tilman-François Suys à front de la place de la Société Civile – actuel square Frère-Orban. De facture néo-renaissance, elle s'inspire sans doute de l'église romaine de la Trinité-des-Monts. Sa position décentrée dans

la composition et son insertion dans un îlot construit sans compensées par la hauteur de ses tours ajourées qui imprime sa présence dans le quartier.

L'édifice est remarquable par sa façade entièrement revêtue de pierre bleue. L'archivolte de la porte principale est décorée d'un bas-relief de M. Leclercq évoquant Le triomphe de la foi, accompagné de génies évoquant les industries humaines. Les travées latérales sont soutenues par des colonnes doriques encadrant des niches. Celles-ci accueillent les statues de deux saints Joseph, le fils de Jacob et l'époux de Marie.

L'intérieur est aussi majestueux que froid. Le vaisseau adopte un plan basilical avec chœur à chevet plat. Il est composé de trois nefs d'égale hauteur séparées par des colonnes corinthiennes qui soutiennent les croisées d'ogives de la voûte en plein cintre. Elles sont éclairées par de hautes fenêtres en plein cintre à moulures néo-gothiques. De qualité, le mobilier s'harmonise parfaitement avec le style de l'édifice. Au-delà du transept sans saillie, le mur plat du chœur, derrière lequel est logé le presbytère, est décoré de *La fuite en Egypte* du peintre bruxellois Antoine Wiertz (p. 410). De part et d'autre, les stalles en bois ont été sculptées par M. Geerts. Les arcades du portique encadrent les statues des apôtres.





## HOTEL VANDER NOOT D'ASSCHE

*L'hôtel du comte Charles Vander Noot, marquis d'Assche, est une des premières œuvres importantes réalisées par l'architecte Alphonse Balat à Bruxelles, avant qu'il ne soit nommé architecte du roi des Belges et ne se consacre entièrement aux commandes de Léopold II pour ses différents domaines.*

*La construction de l'hôtel particulier s'étale de 1856 à 1858. Sa façade austère, inspirée de la Renaissance italienne, évoque à s'y méprendre le palais Farnèse à Rome. Sur fond de grès jaune, les pierres bleues sculptées des chaînes d'angle et des encadrements de fenêtre, coiffées de frontons, animent les surfaces dépouillées et renforcent la monumentalité de l'ensemble.*

*Au centre, une porte cochère en plein cintre, de style florentin, donne accès à deux vestibules monumentaux surélevés. Celui de gauche aboutit au grand escalier à deux volées éclairé par deux amples fenêtres séparées par une niche. Il annonce l'escalier d'honneur du Palais royal de Bruxelles. A l'étage, salons et salles de réception en enfilade ont été décorés dans un style Louis XVI somptueux, mûtiné de références à d'autres styles. Aux cimaises de l'ancienne salle de bal sont suspendues des tapisseries modernes – Rodolphe Strebelle et Stan Vlaselaer – racontant l'histoire et les légendes des provinces belges (1952).*

*Entre deux avant-corps, la façade arrière est fermée par une galerie à doubles colonnes qui manque de profondeur.*

*En dehors des dégagements et des salles du premier étage, l'hôtel a perdu l'essentiel de sa décoration d'origine à cause de ses occupants successifs. Après avoir abrité la famille d'Assche jusqu'en 1900, il sert de résidence privée au futur roi Albert I<sup>er</sup> et à*



- ↑ Traversez le square pour rejoindre, du côté de la rue de la Science, l'imposant palais du Conseil d'Etat de Belgique;
- ← Quittez le square Frère-Orban par la rue de la Science;



son épouse Elisabeth, jusqu'à leur accession au trône (1909). Les princes Léopold et Charles y sont nés. Réintégré ensuite dans la famille des bâtisseurs – Edouard Vander Noot est chevalier d'honneur de la Reine – il devient la résidence de l'ambassadeur des Etats-Unis à partir de 1930. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Etat belge en fait l'acquisition pour y installer le Conseil d'Etat, nouvelle juridiction administrative et conseiller juridique du pouvoir législatif. Il abrite les bureaux des présidents, une salle d'audience solennelle pour les assemblées générales et la salle de réunion de la section de législation.

Depuis 1995, le Conseil d'Etat occupe également l'hôtel particulier voisin, situé au n° 35 de la rue de la Science. L'ancienne résidence du sénateur, industriel et financier Georges Montefiori-Levi a été reconstruite en style beaux-arts par son successeur, Alfred Loewenstein, avant d'être occupée par les

ambassades du Canada et des Pays-Bas. Financier et industriel à l'origine de l'usine textile Fabelta à Tubize, Loewenstein disparaît, à la veille de la crise boursière de 1929, dans des circonstances étranges, alors qu'il rentre d'une conférence à Londres dans son avion privé. Contre toute vraisemblance, on a voulu faire croire qu'il était tombé accidentellement en confondant la porte de sortie et celle des toilettes... Ceux qui avaient intérêt à le voir disparaître ne manquaient pas, à commencer par sa femme qui hérita subitement d'une belle fortune.

Les quelque 600 membres du personnel du Conseil d'Etat sont logés dans quatre immeubles de bureaux situés dans le voisinage immédiat de l'hôtel d'Assche.



Tapisserie de R. Strebelle

- Descendez le premier tronçon de la rue Jacques de Lalaing;
- Faites un petit détour par la rue d'Arlon, jusqu'à la hauteur du n° 82 qui abrite les salles restaurées de la société du Concert Noble.



## 15 Le Concert Noble

La société du Concert Noble, société de rencontre pour les membres de la noblesse belge et autrichienne, a été créée en 1785 sous les auspices des archiducs Albert de Saxe-Teschen et Marie-Christine d'Autriche. Soirées, bals, concerts étaient organisés dans un hôtel de la rue Ducale conçu par l'architecte Laurent-Benoît Dewez. Ce comité des fêtes de la noblesse a eu des précédents dans l'histoire, comme la Société de l'académie de musique qui organisait des concerts dans le style de la cour

### HENRI BEYAERT (1823-1894)

*Henri Beyaert se découvre une vocation pour l'architecture à l'âge de 19 ans, alors qu'il est employé de banque dans sa ville natale de Courtrai. Il abandonne aussitôt son poste et travaille comme apprenti maçon sur le chantier de la gare de Tournai. Il vient ensuite à Bruxelles pour suivre les cours à l'académie, tout en gérant une librairie pour assurer une maigre subsistance. Conscient de ses qualités exceptionnelles, Félix Janlet l'engage dans son atelier tandis que la ville de Courtrai lui octroie une bourse pour lui permettre de poursuivre ses études à l'abri de la misère.*

*Fortement influencé par son professeur, Tilman-François Suys, dont il mettra, de son propre aveu, la deuxième moitié de sa vie à oublier ce qu'il lui avait appris dans la première, il commence par ressusciter le style Louis XVI dans ses premiers hôtels particuliers à l'avenue des Arts et à la chaussée de Charleroi. Il s'attaque ensuite, avec Wynand Janssens, à l'hôtel de la Banque nationale de Belgique, d'un style néo-classique très chargé influencé par les réalisations parisiennes de l'époque. La restauration et la conversion en musée de la porte de Hal (1868-1871) qu'il entreprend ensuite, sous la supervision admirative de Viollet-le-Duc, est décisive dans son évolution. Sa démarche consiste, selon ses*

*propres termes, à rajeunir les parties artistiques intérieures de style renaissance flamande.*

*Passionné par l'étude et la nouveauté, il remporte ensuite, avec la maison des Chats (1874), le premier prix du concours organisé par la Ville de Bruxelles pour les façades des nouveaux boulevards centraux, aménagés sur le voûtement de la Senne. Avec cet immeuble, inspiré du style des maisons de guildes de la Grand-Place, il s'inscrit dans le courant éclectique de son temps, avec une préférence pour la Renaissance flamande qu'il va décliner, avec une grande liberté d'interprétation, dans ses réalisations ultérieures. En digne représentant du courant éclectique de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, cela l'incitera à adapter, avec beaucoup d'audace, des éléments décoratifs typiques de la Renaissance flamande à des constructions d'un tout autre style, allant du néo-classicisme au baroque italien. Avec le Ministère des chemins de fer, de la poste, du télégraphe et de la marine (1880), situé rue de Louvain, il signe une œuvre dépourvue de toute monotonie où se révèle un art de la scénographie et de la décoration très aigu.*





royale française. Le Concert Noble perpétue la tradition en investissant occasionnellement le pavillon du vaux-hall dans le parc de Bruxelles.

Sous l'impulsion de Léopold II, la société entreprend la construction d'une salle des fêtes et de concert dans le nouveau quartier Léopold à l'attention de ses membres. Elle fait appel au célèbre architecte Henri Beyaert, alors en pleine maturité de son art. La suite est terminée en janvier 1873 et ponctuée par une série de bals somptueux. Le mobilier du vaux-hall y est entièrement transféré.

La façade néo-classique du Concert Noble présentait autrefois un corps central en retrait, précédé d'une cour. A l'intérieur, un ensemble de salles de plus en plus grandes, aujourd'hui restaurées, sont disposées autour d'un axe central, montant graduellement de la galerie jusqu'à la salle de bal, en passant par l'ensemble formé par l'antichambre, le buffet, la salle de jeux et le salon. Un système de portes coulissantes permet d'adapter l'espace aux événements. Autrefois pourvue d'un trône surmonté d'un dais, la salle de bal est richement décorée de stucs, de guirlandes et de lambris à la mode Louis XVI.

Tombés en désuétude, les bâtiments du Concert Noble sont rachetés par une compagnie d'assurances en 1982 et une restauration complète des salles, désormais coiffées d'un immeuble de bureaux est achevée en 1987 grâce aux talents des architectes du groupe Planning.

- Revenez sur vos pas, descendez la rue Jacques de Lalaing jusqu'au carrefour suivant;
- Empruntez la rue de Trèves;
- ✎ La **rue de Toulouse** est une des dernières à avoir gardé son aspect d'origine, avec ses maisons bourgeoises datées des années 1870. Encerclé par les immeubles de bureaux, le quartier des deux rues qui jouxtent la voie ferrée a été qualifié, non sans ironie, de réserve d'indiens par d'aucuns. Dans le bas à gauche, au n ° 47, se trouve l'atelier du peintre Parmentier, construit par l'architecte Dolf Vanroy en 1910, dans un style historiciste assez rare pour l'époque. L'ate-





## JACQUES DE LALAING (1858-1917)

*Les parents du comte Jacques de Lalaing – qu'il ne faut pas confondre avec le preux chevalier homonyme de Philippe le Bon – rêvaient d'une carrière militaire pour leur petit rejeton. Enrôlé aux cadets de la marine, il passe deux années sur le pont du Britannia avec, pour toute récompense, un zéro en mathématiques et un premier prix de dessin qui va décider de sa carrière. Elève de Jean Portaels et de Louis Gallait, il appartient à l'école réaliste de scènes d'histoire et de genre, ainsi que de portraits. Il est soutenu par l'Essor (1879), cercle militant d'artistes réalistes issu des anciens élèves de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles.*

*Bien introduit, il assied sa réputation par de nombreuses commandes publiques qu'il réalise dans son atelier de la rue Ducale, à proximité des grands corps de l'Etat. Il décore la salle des délibérations du Sénat, offre une composition à la gloire du pouvoir communal à la Ville de Bruxelles pour laquelle il illustre aussi le plafond de l'escalier d'honneur de l'Hôtel de ville d'une fresque intitulée *Le beffroi communal défendu par les forces de la cité contre la peste, la famine et la guerre* (1890-1896). Léopold II lui demande de décorer le grand hall du parc Léopold pour les fêtes du cinquantenaire de la Belgique. Froides et dépouillées, ses œuvres sont monumentales et sombres, tout en couleurs obscures.*

*Il réalise aussi le portrait de Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux Olympiques. La scène, un peu théâtrale, évoque un rêve de jeunesse d'introduire l'escrime à cheval comme sport pour tous: en costume d'escrime, il maîtrise de la main gauche un cheval qui se cabre tandis que la droite abaisse l'épée.*

*Encouragé par Thomas Vinçotte et Jef Lambeaux, Jacques de Lalaing se met à la sculpture à partir de 1884. Il réalise de nombreux bustes officiels et des sculptures animalières mais aussi quelques compositions plus originales comme ces *Cavaliers lutteurs* (1906) à l'entrée du bois de la Cambre située à l'extrémité de l'avenue Louise ou *Les allégories des trois âges de l'humanité en haut du square Ambiorix* (p. 96) ou encore la statue équestre de Léopold I<sup>er</sup> à Ostende (1908). Son mât d'éclairage représentant *Le combat d'un lion et d'un serpent* (1913) a été réalisé*

Rue de Toulouse





pour l'exposition universelle de Gand et se trouve aujourd'hui au carrefour des avenues Paul Deschanel et Voltaire à Schaerbeek. Avec de nombreux artistes, il participe à la décoration de l'hôtel communal de Saint-Gilles, dessiné par Albert Dumont. Des quatre statues en marbre de Carrare qui ornent l'escalier d'honneur, *L'instruction* – une femme désignant un livre du doigt – et *La justice* – femme tenant le glaive et la balance – sont de sa main.

Sa notoriété lui permet d'envisager la création d'un atelier à sa mesure dont il reste quelques traces dans la rue qui porte son nom. Il choisit la rue de l'Activité, proche de son domicile et dessine lui-même, en retrait de la chaussée, derrière un mur orné de pilastres de pierre et une cour intérieure, une haute pièce très sobre surmontée d'une verrière à charpente métallique à laquelle on accède par un portail à double battant. La simplicité de la construction permet ensuite sa conversion en parking pour le restaurant Saint-Emilion.



lier, situé en retrait de la rue, allie le néo-gothique et les baies de style Tudor. Il est précédé d'une grille ouvragée qui rappelle celles du jardin du Petit Sablon. A sa droite, la façade de brique et de pierre de la maison s'inspire de la Renaissance flamande. Sur un cartouche, on peut lire la devise 'Als ich Kan" (Comme je peux) du peintre flamand Jan Van Eyck;

- Descendez le dernier tronçon de la rue Jacques de Lalaing pour rejoindre la chaussée d'Etterbeek;
- ↑ Rejoignez, par le nouvel escalier qui jouxte le Lex 2000, la rue de la Loi et le rond-point Robert Schuman, point final de la promenade.